

ALTFEM

Anthologie de littérature transfem

ECRIRE POUR LES SOEURS



ALTFEM, OU ECRIRE POUR LES SOEURS

Manifeste pour une littérature sur les transfem par les transfem

Le projet d'Anthologie de Littérature Transfem propose de lire enfin des textes sur les personnes transféminines et les femmes trans, écrit par et pour des femmes trans et des personnes transféminines. Ça peut paraître anodin, mais finalement cette littérature est presque inexistante en langue française, avec évidemment des exceptions notables, et on a vite fait d'épuiser les quelques références qu'on a pu trouver en passant plusieurs dizaines d'heures à bien chercher partout sur internet. Il y a donc, plus qu'un problème de production, parce que les transfem écrivent, écrivent beaucoup, et écrivent formidablement bien : il y a un problème de référencement, de mise en avant, et de mise en valeur de la littérature transfem dans sa diversité. Ce projet veut participer à faire bouger ce statut très discret des textes produits par les personnes transfem et femmes trans, en proposant trois outils principaux pour mettre en lumière nos productions : un compte instagram, un site internet, et enfin ce recueil, qui a pour but de mettre en lien et en avant les autrices transfem, en les faisant écrire des textes originaux sur un thème donné, avec un appel à participation qui court sur une durée de plusieurs mois, et un travail collectif sur textes par les autrices transfem elles-mêmes. On a donc monté ce recueil, d'une dizaine d'autrices qui devaient écrire librement sur un thème, avec pour seule contrainte la longueur du texte, qui ne devait pas dépasser 12 pages. Ce thème était « Écrire pour les sœurs », et c'est aussi le mot d'ordre de fond qui manœuvre ce projet. Voici le texte posté en appel à projet sur notre instagram, et qui donnait l'orientation du thème aux autrices participantes :

“Le thème du premier appel à participation de ce projet est aussi une affirmation: nous ne voulons pas écrire pour plaire aux personnes cis, pour informer les personnes cis, ou dans le but de satisfaire leur fascination pour nos corps et nos existences. Nous ne voulons pas museler nos imaginaires pour eux. Écrivons avant tout pour nos sœurs, pour qu'elles voient leurs reflets dans nos mots et qu'elles oublient l'idée d'être totalement seules dans le monde cis.

Écrire pour les sœurs c'est écrire sur nous, c'est écrire pour elles notre amour, pour elles notre colère, pour elles notre chagrin. C'est décrire nos relations avec elles ou l'inexplicable violence de se voir autant dans leurs regards. C'est écrire pour elles nos mots, nos histoires, nos rêves, nos espoirs et nos blessures, la violence et la beauté du quotidien, l'horreur ou le bonheur de nos visages dans la glace et puis nos vies emmêlées loin du regard cis. L'objectif, c'est que nos sœurs se retrouvent dans nos textes, au moins un peu, en fond, comme on se croise parfois dans le métro. Si les cis font les lois qui nous tuent, s'ils font de nos vies un cauchemar souvent, s'ils nous méprisent, alors écrire pour eux n'a aucun sens. Il faut qu'on se retrouve quelque part, qu'on puisse lire nos corps, nos vies et nos peurs quelque part, qu'on puisse s'imaginer autre part que dans un porno, un mauvais roman policier, les blagues transphobes dans les séries et puis leur regards sur nous. La chose qui m'a maintenu en vie ça a été de pouvoir rencontrer mes sœurs, me lire en elles et d'avoir à aimer des personnes qui me connaissent intimement au premier mot. C'est ça écrire pour les sœurs.”

JOYCE RIVIERE

Lettre aux jeunes poétesses trans

Chère toi,

Je tiens à te dire avant tout que je suis admirative. Tu as peut-être commencé ta transition jeune et tu vas échapper à ce dont beaucoup d'entre nous avons du faire face : un placard pour la plupart du temps hétéro pour les malchanceuses ou pédé pour les plus chanceuses. Je ne sais pas qui tu ni quel âge as-tu mais j'ai voulu t'écrire parce que un livre est sorti de lettre aux jeunes poétesses et aucune autrice trans a été invitée et l'adresse ne nous ai pas destinée.

C'est pourquoi j'ai voulu t'écrire ma lettre que tu liras ou peut-être pas parce que tu peux te passer de mon avis, que je suis déjà trop vieille pour toi, que tu accès à plein de ressources alors que quand j'avais ton jeune âge, le mot femme trans me renvoyait à des sites de shemale porn si trash que l'idée de transitionner m'est passée jusqu'à ce que ce soit inévitable.

Tu ne peux imaginer à quel point je suis émue de t'écrire, comment j'aimerais te féliciter d'avoir passé la barrière du genre et de t'être rangée du côté de l'écriture ; si tu as choisi qu'elle soit est tout ou simplement un passe temps, tu es toujours valide.

N'écoute pas les poètes sur ton écriture quand il s'agit de tout changer. N'écoute pas ce qui se dit sur comment faire de la poésie. Lis bien-sûr des livres de poétiques, ça peut toujours servir pour te constituer ce contre quoi tu veux écrire et pour qui tu veux écrire. Sache que tu as emprunté un chemin semé d'embûches car là où les femmes cis galèrent, tu galèreras encore plus, d'autant plus que la reconnaissance des femmes trans dans la sororité féministe est encore un débat qui ne devrait pas avoir lieu.

Tu devras publier, faire des blogs, gérer une comm chiante, tu devras te faire du réseau et si tu as de la chance, le réseau viendra petit à petit.

Tu devras accepter de lire ta poésie dans des bars qui ne te paieront qu'en consommation, tu devras accepter des résidences d'écriture qui te défraieront tes voyages avec du retard.

Tu devras supporter les critiques malveillantes de personnes qui ne comprennent rien à tes images ou à ton procédé d'écriture, qui te diront que c'est trop kitsch, pas assez bien écrit (vive le kitsch et nique la littérature).

Tu devras supporter et dealer avec la présence des poètes mec cis qui continueront de prendre et d'investir la place et tu serreras les dents pour ne pas aller plus loin dans un débat qui te cramera la possibilité de te produire dans les espaces où la poésie peut encore se faire entendre.

Tu devras accepter le RSA comme ta seule compagne parce que poétesse trans c'est baisable mais pour une relation de longue durée, tu devras accepter que ta pauvreté ne pourra répondre à tes fantasmes (si tu les as) de vivre avec quelqu'un.e et de partager tant de belles choses et soyons folles : la poésie !

Tu devras à côté gérer les tensions contradictoires d'être contre la définition et de devoir jouer la bonne meuf devant le corps médical et psychiatrique pour avoir ce que tu veux.

Tu auras des coups d'un soir ineptes mais ça te renforcera dans le besoin de solitude pour écrire.

Les muses c'est so 19e siècle peu importe la beauté et la puissance que dégage cette personne pour qui tu voudrais pianoter sur ton ordinateur pour l'éternité.

Tu auras envie de recouvrir sans arrêt les murs de graff « fuck Baudelaire et Rimbaud » parce que si tu es française tu sais qu'on ne cesse de parler de ces gars comme si ces gars avaient défini ce qu'était la poésie et que depuis le mot *poète* est sous scellé.

Tu devras aussi gérer ton sentiment d'insécurité quand tu verras une sœur réussir mieux que toi : jette alors ton amertume dans les cascades après l'avoir criblée de flèches enflammées et félicite cette meuf d'être arrivée là, cherche la sororité plutôt que la compétition, c'est ce que le patriarcat veut, la compétition.

Lis plein de livres et vole des phrases, des façons de dire les choses et réapproprie les toi avec ton souffle, tes cris et tes pleurs.

La poésie est une affaire de vol, ceuilles qui prétendent du contraire ont oublié toutes les poches qu'ils ont fait dans les bibliothèques.

Écris pour toi car c'est en écrivant pour toi que tu écriras pour les autres, ne fais jamais l'inverse ça ne marche pas ou au mieux tu recevras un titre qui viendra hanter tes nuits d'avoir trahi ta propre voix, je ne te le souhaite pas.

Ne m'écoute pas et ne bois pas toutes mes paroles, fais toi une idée personnelle de la poésie, une idée qui provient de ta peau, de ta sueur, de tes désirs, de tes moments de solitude quand tu contemples la blancheur inchangé du plafond.

Essaie de t'entourer d'autres poétesses trans pour partager vos points de vue, vos lectures, créer ensemble de nouvelles îles, abreuve toi de leur parole, note tout ce qui se passe dans ta tête même si c'est un fond de tiroir parce qu'après des mois tu pourras revenir dessus et composer quelque chose de sublime.

Ne cherche pas trop la reconnaissance parce que sinon tu risqueras d'être déçue. Tente des choses et n'oublie pas que l'échec, les ratés font partie du métier.

N'écris pas seulement en tant que femme trans, te laisse pas enfermer dans l'horizon d'attente des cis , aussi confortable que puisse être leur canapé et aussi douce que peut être leur paroles.

Encore une fois, écris tout d'abord pour toi, sois exigeante envers toi.

Aime toi et sois fière de toi.

Je te trouve déjà incroyable de vouloir suivre ces deux voies : la transness et la poésie parce que ces deux voies ne sont pas évidentes, qu'elles demandent du temps, qu'elles rejettent toutes les deux l'immédiat, qu'elles te transforment au plus profond de toi.

Tu as le droit d'emmerder Rilke, d'ailleurs si tu trouves que je fais trop ma Rilke, dis le moi parce que c'est possible, quand on écrit une lettre à une jeune poétesse trans et qu'on a 34 ans qu'on s'assoit sur la posture de la donneuse de leçon.

J'aimerais beaucoup te rencontrer et t'entendre lire tes poèmes, lire tes zines, te suivre sur les réseaux sociaux, savoir qu'on est beaucoup. Merci à toi d'exister, merci d'écrire, merci de ne pas lâcher l'affaire même quand les temps seront durs (et ils le sont déjà assez), même quand on refusera tes propositions, même quand des festival ne t'inviteront pas dans leur programmation.

Écris, écris, écris et aime toi, c'est le seul conseil en substance que je peux te donner.

N'hésite pas à m'écrire et m'envoyer tes poèmes sur mon adresse mail, je serai heureuse de pouvoir te lire : lou.bird.gerhl@gmail.com.

Je t'aime ma sœur d'écriture.

Joyce

ELEA

Déclaration de vie

J'ai été enfouie il y a bien trop longtemps. Pour de mauvaises raisons, par des regards et des blouses blanches.

Enfouie dans une prison d'or, à des kilomètres sous une épaisse couche de glace.

Artificiellement ensommeillée,

Le reste du monde ne pensait pas que j'existais.

Dans l'ombre des doutes, j'attendais.

Il a fallu que je m'envoie, des signaux, des secousses.

J'ai fait trembler cette couche de la glace sur laquelle je feignais de me construire,

Créé une brèche dans cette sphère dorée où j'avais été enfermée par des regards et des blouses blanches

Balade en pleine nuit, altercation, risque de disparaître. *Je n'ai plus eu le temps.*

Et je me suis retrouvée là, face à moi-même.

Il n'y avait plus le temps alors j'ai fait vite.

Tout est allé vite.

Tant mieux, car il était temps..

Il est temps d'écouter son corps

La décision a été longuement mûrie mais elle ne pourra jamais.

Première pression

Ça brûle. La couche de glace sous laquelle j'étais enfouie fond à cause de la chaleur dégagée par le gel sur ma peau.

Deuxième pression

Je sens quelque chose de nouveau et de profondément désiré se diluer dans mon sang.

Dixième pression:

Je suis de moins en moins celle que je ne voulais pas être.

C'est elle, pas il.

C'est Éléa, pas autre chose.

Cinquantième Pression:

Il devient de plus en plus dur d'être dure. Je suis de plus en plus douce.

Je ressens plus fortement ce qu'il y a en moi. Je m'écoute bien plus

Je crois être euphorique.

Centième pression:

Je pleure. De joie. De tristesse. Mais surtout de joie. Je pleure.

Douleur au bas du dos, douleur abdominale, douleur morale.

Je crois que ça fonctionne

J'aime beaucoup plus, je déteste beaucoup plus, je vis beaucoup plus.

Je crois être euphorique.

Cent cinquantième pression:

Je laisse un objectif se pointer sur moi.

Première fois de ma vie que j'accepte ça.

J'aime ça.

J'aime ce qu'il capture.

Je sens l'euphorie.

Deux cent cinquantième pression:

Quelqu'un est là pour me l'appliquer de temps en temps.

J'aime de plus en plus.

Je sens l'euphorie.

Cinq centième pression:

Je me suis vue dans le miroir. Je me suis touchée devant le miroir.

Mes courbes ont changé

Mes traits sont doux

Mes seins me font mal mais ils sont là.

Je sais que je suis euphorique.

Millième pression:

Je suis en ta compagnie, je me noie dans ton regard lorsque je me l'applique.

De temps en temps, tu me l'appliques aussi.

Avec toi, je suis heureuse et *euphorique*.

Mille cinq centième pression:

Nous sommes toutes les deux désormais.

Cette femme que je suis brille chaque jour un peu plus.

Tes yeux remplacent les miens, trop usés par le filtre de la dysphorie.

Les pleurs de joies supplantent les pleurs de détresse.

Je t'aime.

Je m'aime.

JEANNE SALOME

Urgence de nous dire

Urgence de parler. Remise au lendemain, au dernier moment. Alors que dès l'invitation j'ai eu envie de faire couler l'encre, de la faire jaillir de mon cœur.

Deux... trois jours, quatre tout au plus pour rédiger. Des soirées surtout, si ce n'est des nuits, quelques moments diffus de journées, à sortir ce texte, qui infuse en moi depuis des semaines, dans une précipitation aussi méthodique qu'éprouvante.

Ce puzzle de pensées

pour se trouver, se transmettre : faire l'effort de s'écouter, rien qu'un instant. Pour se libérer.

S'échapper de soi, rassembler les morceaux, faire s'écouler la parole brûlante qui cogne à la porte.

Au final cette procrastination, cet auto-sabotage récurrent et destructeur, c'est aussi l'histoire de ma transition. C'est la couleur de la sortie du placard: repoussée toujours, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'autres choix. Paralysée par le risque et par l'envie aliénante de tout savoir avant d'être, de faire et de vivre.

Je n'aurais jamais assez de mots pour exprimer pleinement ce que je ressens pour nous. Respect. Amour. Solidarité. Si j'ai tant tardé à écrire, c'est que je ne veux pas me tromper, mal orienter.

Peur. Que mon écriture soit trop bourgeoise, trop droite, rectiligne. Trop pompeuse, lourdingue, académique. Trop tracassée: que ne rien dépasse, que tout soit correct, que tout soit parfait, impeccable...

À vouloir se faire comprendre parfaitement parfois on en finit par se taire. Mieux vaut se tromper que dans le silence se terrer.

Je l'ai longtemps fait, trop longtemps et je le fais encore trop.

Malgré l'urgence de parler

Blessée par la peur qu'on soit blessée. De se faire rembarée, dénigrée, critiquée sans en comprendre le pourquoi.

Marquée par l'absence et la solitude que cela laisse.

Il vaut parfois mieux s'aventurer que prendre le risque de ne rien tenter. Se défaire enfin de ces logiques d'évitement qui inlassablement me mènent à l'isolement.

Je vous connais trop peu mes sœurs, mais tant à la fois. Ça ne suffit pas: je voudrais qu'on se connaisse, qu'on se dise, qu'on s'écoute, qu'on se voit.

Que j'arrive à briser la solitude dans laquelle ce monde m'a enfermée et dont la solide carapace entrave encore trop mes mouvements et mon esprit. Qui parfois me fait douter de ma valeur et de mon intégrité.

Lassée de vivre dans la peur. De tout faire - et surtout de ne pas trop faire - pour ne pas risquer trop.

De limiter ma féminité à ce que j'évalue acceptable pour les pires misogynes rencontrables, de tout contraindre pour éviter le pire, tout en essayant de susurrer doucement qui je suis.

C'est trop dur, trop violent.

Tellement libérée, mais tellement flippée.

Sans doute enfermée entre la peur de la transmisogynie et une déconstruction stérile, injonction d'être Queer parfaite, d'une tour d'ivoire-chimère: je comprends tout, ce système est absurde, gnangnangnan les gens-cis sont méchants. Et après? Et après?!? Où est donc l'aide, le secours, dans un discours si creux? Qui n'apporte qu'un cajolement idéaliste et hypocrite, sans piste, qui te dit « tu es libre » mais te laisse sans outils, sans ami-e-s, t'enjoignant discrètement à la pureté, inatteignable sectarisme vide de la pensée. Oui, nous sommes légitimes, je suis légitime, tu es légitime. Et après? Que faisons-nous de nous même, comment arracher ce qui nous est dû? Le soutien ne peut pas être performatif, la solidarité ne peut et ne doit pas être un discours n'ayant pour objet que de soulager la conscience de ceux qui l'écrivent.

Comment s'aider? Se sortir de l'isolement, de la peur et de la résignation? J'aimerais avoir une réponse: puissante, fiable, immuable.

Mais le chemin est sinueux et j'ai encore monts et vallées à traverser. Et je dois encore apprendre à mieux respirer.

Le risque est trop éloigné de moi. J'ai ingéré tant les abrutissements cisgenristes que l'essentialisme inconscient des queerlibs. Quel désastre.

S'en libérer seule, quelle audace, toute cette merde a pris trop de place. J'aimerais que le malheur trépasse, tout comme l'angoisse. La poisse.

On réagit comme on peut, on fait toujours au mieux, on tient. On tient, c'est déjà bien.

« Quel courage » disent les cis bienveillants, inconscient-e-s de la douce violence qu'iels distillent. Ça part d'un bon sentiment. C'est compréhensible, iels veulent être - se montrer - compréhensifs. Ça révèle tellement. Iels le savent, que c'est sale: que ce système est pourri. Mais toustes cherchent le coin le moins gris.

Je ne jette pas la pierre aux sœurs cis, loin de là, car le culte du père violente aussi en profondeur celles qui n'ont pas à prendre le même chemin que nous.

Quel courage, quelle bravoure. Iels n'ont pas idée. Illes ne caressent même pas la puissance que cela demande, la fragilité que ça crée, d'exister, de vivre juste un peu beaucoup plus, d'arrêter de se terrer dans une identité putride, dans une position sociale qu'on nous a imposée. Je vous comprends bien, sœurs transfems qui refusent l'évocation du courage quand elle est faite par les cis. Mais regardez : iels sont dépassé-e-s, cherchent à montrer un soutien, tout en apaisant leur malaise face à notre situation qui leur renvoie au visage les avantages qu'iels tirent du cissexisme. C'est la structure l'ultime responsable, pas la sœur cis qui cherche maladroitement à montrer sa solidarité, aussi stérile puisse-t-elle paraître. Si je parle des sœurs, c'est que spontanément j'ai l'impression que ça vient plus des femmes que des hommes. Peut-être certains me l'ont-ils dit, mais je m'y focalise moins. J'y accorde sans doute moins d'intérêt, aux hommes, aux hommes cis surtout. Car quoi qu'on en dise, la sororité existe aussi par-delà la transitude. Et à vrai dire, si j'en parle, c'est parce que dans mes relations, amicales et militantes, je ne connais presque que celle-ci, et elle m'est importante.

Il y a toutefois un manque. Je crois qu'à la lecture il transparait. Le manque de vous connaître, mes sœurs, mes adelphe qui me lisent ici. Car si des meufs cis sont mes soutiens sincères, il y a toujours cette différence, fondamentale et essentielle, une frontière entre nos expériences car elles n'éprouvent pas le patriarcat de la même manière, bien qu'il leur soit profondément violent.

C'est dur ce décalage. Cette distance. Quand on - des meufs cis - essaie de te rassurer sur des éléments de dysphorie, mais que leurs comparaisons avec leurs malaises te paraissent indécentes, décalées, inadaptées. Une violence sourde : celle de l'écart entre elles et moi, du trou béant qui nous sépare. Car quand l'expérience n'est pas partagée, toute l'empathie du monde ne permet pas de combler les fossés de l'existence.

Ici, à cet instant, quand j'évoque ce qui me sépare et qui me décale, ce qui fait mon altérité, j'ai cet habituel réflexe de vouloir reculer, de me décentrer :

De sociologiser

Rationaliser.

Pour mettre à distance la violence

Atténuer la douleur, la nier et l'oublier...

Merde à ça !

C'est ma manie protectrice : elle tire au vice

Regarde ta douleur, éprouve la enfin de plein fouet, celle qui cherche à t'annihiler

Décalage. De quoi ? De quoi j'parle donc ?

De moi-même d'abord

À saborder toute espérance

Te conformer, prendre la patience

Se faire violence

Beaucoup, p'tite trans

Se décaler pour ne pas éprouver ce monde

S'écarter d'soi : gagner du temps

En perdre finalement

S'accrocher à sa place initiale en forme de pierre tombale

Tente de t'y faire

Tu vas pas t'plaire.

J'croisais alors qu'il fallait surtout plaire aux autres

Les regards des autres, si puissants

Qu'on imagine omnipotents, très importants

Surtout leur plaire

Se conformer

Quitte à en crever.

Mais j'ai dis stop. À un moment, j'ai dis assez.

Enfin

Se recalcr

S'écouter. Se retrouver.

Se recoller.

Respirer

Respire !

Tente de te plaire.

Tu vas t'y faire.

Les autres?

P'tet pas

Vis avec ça.

Oui c'est comme ça.

Décalage double

À deux vitesses

Avant après :

On est toujours à côté de quelque chose

De soi, d'abord de soi

Puis des autres

Il faut choisir : ça y'a pas l'choix.

On reste toujours un peu à côté de soi,

Toujours près des autres, jamais très proche

Jamais très loin

Enfin eux... iels semblent un peu loin

Toi tu comprends leur monde : tu sais, sont pas cis sorciers,

Parfois sont loins

Parfois plus proches.

S'iels sont semblables, parfois c'est qu'iels sont pas si cis

Sont plus comme toi

L'en faudrait plus, des comme moi

Près d'moi

Parce qu'être loin, isolée, ça va hein

Ça va bien... ça m'fait tant chier. J'suis fatiguée.

Respire.

Souffle. Encore.

Encore. Loin. Encore trop loin.

Vous savez bien

On l'sait trop bien.

Quand t'es trop seule, vient le chagrin

Acculée, à force de subir ce poids, on tend à se renfermer sur soi

Tant qu'on fait ça, s'ancre l'angoisse

Cycle terrible, tempête morbide. Et ça r'commence.

Que d'cis donc dur

Faut faire avec. Mais que ça cogne

Sont décalé-e-s ces nigauds

Font pas exprès c'est sur

Parfois pensent même savoir, du haut d leur connaissance aproximative et pas très vive

C'est ça qu'est dur

Décalage total. Total décal'

On vit pas sur le même plan, c'est pas la même vie

Pas au même étage

Ni dans la même dimension

Quel angle ils manquent !

C'est pas d leur faute

Dans cette myriade cisgenre

Y'a différents types de spécimens

Certain-e-s comprennent sans crier gare

Vivent avec toi sans faire d'histoire

T'en a de mieux qu'd'autres

Qui veulent comprendre

Pour mieux défendre, pour mieux apprendre

Donc tu t'dépenses

Tu files des armes à tes complices, tu te confies: parfois ça glisse

Mais faut s'donner

C'est travailler

Faut pas rêver: c'est pas payé

Ras l'cul tout d'même

S'adapter, s'adapter, s'adapter.

Y'a un moment ça va

Ça fait caner

Tellement d'efforts

Peu d'réconfort

Travail hardcore

Rationaliser, expliquer, démontrer

Ta vie ton existence

Ça fait trop chier

Décalée à ce point

Que pas loin de toi

Y'a ces spectres qui rôdent:

Détresse folie mort.

Comment faire? Comment je m'en sors?

Si dure cette vie

Souvent j'm'oublie, j'mets sous l'tapis

Je fais l'autruche - ballon de baudruche

Prête à éclater

à éclater la tête contre la fenêtre

Contre les murs, contre les mains :

Tentations sombres d'hier vaguement oubliées

La pénombre guette mon esprit encore embrumé

Rictus morbide - envie d'clamer

Mais je n'peux pas

Je ne veux pas

Je vaud mieux qu'ça

J'vaud mieux qu'la merde qui est en moi

C'est pas ma faute si j'suis comme ça

mais c'est à moi de prendre soin d'moi

Souris un peu

Partage ta peine

Évacue-la

Demande de l'aide

Ça ira mieux

Respire. Respire.

Lie toi aux autres. Ça sera mieux

Partage, partage - tu participes à ton sauvetage.

Et lis tes sœurs

T'auras moins peur

Je peux rationaliser, politiser

J'suis toujours seule

Seule dans cette merde, ma solitude.

C'est pas inutile tu sais, ça sauve même:

C'est nécessaire, empouvoirant, ça t'donne des armes, ça aiguise ton tranchant.

Mais ta condition elle est là, prégnante, et bien que tu n'aimerais qu'une chose

Que la structure s'effondre, qu'elle ne soit pas que tremblante

Tu peux pas attendre bouche béante

Alors tu luttas

Tu luttas à en suer, à en saigner, à en pleurer.

Tu ne rêves que d'une chose : de mains à agripper. Des sœurs pour s'entre-aider. Des camarades pour tout changer. Des amies pour partager.

C'est pour tout cela. Pour en finir avec cette merde, avec cette rance, avec tout ça : que je voudrais vous connaître, vous parler. Échanger. Nous libérer, ensemble. Autant que possible. Même un tout petit peu. Je sais beaucoup mais bien trop peu,

surtout j'aimerais ressentir plus, plus de beau, de puissance. Cajoler notre élégance. Échanger est la clé, et ouvrir la porte est toujours difficile quand le cadavre du placard fume encore, bien qu'on ait voulu le détruire à coups de dynamite.

Bien qu'on soit trop loin des yeux, mon cœur est proche et votre douleur, vos peines et vos luttes sont les miennes, quelles que soient nos différences, parfois profondes, significatives. Je veux nous comprendre toutes autant que possible, nous étreindre amicalement, et voir fleurir un amour aux parfums révolutionnaires. Le genre d'adelphité qui fait trembler la terre des hommes, des bourgeois et des blancs. Des valides, des normaux, des puissants. De tous ces groupes infâmes car dominants.

Ce ne sont que des mots. Je le sais.

Il faut bien commencer.

Pourquoi j'écris? Pour vous donner de la force? Pour m'en donner? Sûrement un peu des deux, je le sais. Car pour toujours nos destins sont liés et que je refuse de croire que ce monde ne puisse changer.

Ces mots sont pour vous, sont pour nous. Il est temps d'écrire l'avenir: il n'attend que nous.

Si je suis puissante c'est bien malgré moi.

Bien que je sois forte, j'aimerais pouvoir ne pas l'être, me laisser porter de douceur dans un monde débarrassé de laideur.

De l'immonde hideur de ce système destructeur, qui détruit, pille, violente et assomme ceux qui sont étrangers à ses normes. Et qui profite à ceux qui exploitent, donc qui volent, les personnes qui pour richesse n'ont que leurs mains, leurs corps, leurs esprits.

Oh que ce monde est laid. Quelle puissance il faut pour y résister. Mais quelle violence. Indécence habituelle, normalisée et criminelle. Celle des puissants qui ont tout. Celle des petits qui sur un plan dominant et prennent leur part d'oppression. Que ce monde est lassant, qu'il peut paraître infâme.

Je ne sais clamer d'autre souhait que la Révolution. Je ne sais rien dire d'autre car je vois cet océan de douleur et je veux qu'on en sorte, que tout se résolve.

Mais je sais que loin de nous est la porte de sortie. Qu'il faudra s'organiser puissamment pour que cesse de couler notre sang.

Ça fait si mal. Je ne peux pas vivre sur un lendemain radieux.

Mais je ne peux pas, ni ne veux balayer cet espoir, et me contenter d'un destin collectif si blafard.

Je me dois d'avancer, de vivre, de lutter : aussi dur que ça soit, je n'ai pas d'autres choix.

Il faut s'organiser, s'entre-aider, pour aujourd'hui et pour demain. On ne peut pas attendre un petit matin ou un grand soir radieux pour prendre soin de nous. Trop précieuses sont nos personnes pour les confier à une utopie, si désirable et nécessaire soit-elle.

Merci à toutes celles qui écrivent, prennent la parole, organisent, soutiennent, consolent. À celles qui créent, qui partagent, donnent de l'espoir, qui esquissent les douleurs et révèlent la chaleur. Merci pour la force que vous répandez, merci pour l'énergie investie. Merci à celles qui vivent, tout simplement. Vous en faites déjà bien assez.

N'oubliez pas de prendre soin de vous, le futur ne sera pas radieux sans vous. Quand le besoin se ressent, fais le pas de côté, laisse le flambeau aux sœurs, aux adelphe et aux frères. Les guerrières ont besoin de repos, quand vivre au quotidien est déjà un combat.

Nous sommes précieuses. N'oublions pas. Gardons le souvenir ardent de ceux qui sont parti-e-s : nous n'oublierons jamais, ni ne pardonnerons ce que cette vie nous inflige.

Cette dernière semaine de septembre, c'est celle des maux qui se dévoilent, de ma pensée qui s'incarne. J'ai répondu à Hugo, notre frère, pour dire ce que le mot trans faisait émerger de mon cœur. Merci à toi, cher ami, d'avoir ôté le cadenas de mes mots et permit d'engendrer ces deux textes si semblables et distincts. Merci à vous mes sœurs d'avoir fait fleurir en mon sein cette envie de m'ouvrir. Merci d'accueillir tous mes pleurs et mon envie de bonheur. C'est une semaine bien intense. C'est rude, de se faire sortir de soi-même, d'accoucher de son intérieur. De partager aux autres des morceaux de soi. C'est une lutte, se libérer, en vérité. L'essentiel, toujours, c'est d'avancer même quand pointe la sensation que tout ça ne sera jamais terminé.

Il faut que je le dise : en écrivant *depuis ce mot : trans*, mais surtout en le relisant, j'ai entrevu mon état d'esprit du moment.

Centré sur le négatif. Sur le violent.

S'il n'en est pas absent, j'aurais aimé parler plus de ce qui est beau et joyeux mais je l'ai laissé dans le silence. J'aimerais bien le dire, rien qu'un peu.

Quelles sont-elles nos joies, nos joies de trans, ces moments réellement positifs et non pas seulement dénués de violence ?

Je vais parler pour moi. C'est le sentiment de libération, aussi timide soit-il, quand on commence à porter des fringues rayon femme. Quand la vendeuse du Camaïeu te dit « Madame » à travers le rideau de la cabine, pour te demander si tout se passe bien, et que surprise par cette inattendue nouveauté, tu prends chancelante la voix la plus adéquate et féminine pour acquiescer. Quand ta mère te fait comprendre qu'elle le sait que tu es trans, et qu'elle fracasse la porte du placard que tu n'osais ouvrir en entier. Quand tu retournes à la fac, après un an d'absence et un coming-out, et que tout se passe bien avec les gens. Qu'elles s'en foutent que tu sois trans, qu'ils veulent juste discuter, te connaître et sympathiser. Quand tu réussis à prendre la parole en cours, dans des réunions militantes ou dans des AG, que tu affirmes tes points de vue et qui tu es. Que tu vis enfin. Quand tu t'affirmes, que tu te réalises et te relies aux autres, quand bien même tu as peur de ça.

Quand tu vis, tellement. Que tu pleures, souvent.

Quand tu vis, quand tu vis c'est beau. C'est dur, mais c'est beau. Souviens-toi du placard, à quel point c'était sombre, c'était gris. Une sécurité malade, destructrice, qui ne t'a pas laissée indemne.

Les placards sèment sur leur route des chrysanthèmes.

Je songe à un monde où ils n'existent pas.

Où les enfants gaiement seraient libres de changer, de dévier, d'exister.

Où l'ombre invisible du système aurait bien disparu.

Dans un monde, où toutes vivraient, ingénues.

Aux sœurs dans le placard. Ne perdez pas espoir, allez à votre rythme, ne vous mettez pas en danger. Ne culpabilisez jamais, tenez, avancez et le jour où vous le pouvez, transitionnez. Faites tout ce qu'il vous faut pour vous sentir épanouies, en sécurité et aimées. Faites vous confiance. Ne croyez pas les discours haineux qui abondent. Vous êtes belles, puissantes, vous pouvez affermir la personne que vous êtes.

Prenez-soin de vous avant tout. Prenons-soin de nous. Toujours, avant tout.

JULIE COLLET

Mario

Mario jupe en plaid, plateformes de travestie, harnais Emmaüs. Une bourse étudiante et pas un sou.

Mario intense, comme ses yeux noirs. Plein d'images.

Mario qui aime les pédales punks à la peau claire, et sentir leur odeur sur ses doigts.

Mario sur son vélo, traversant St-Ouen pour venir te chercher,

pour les soirées de printemps,

pour tes lèvres

pleines du goût de cire et des mots de Mario. Qui s'est échappé de sa tour pour une pauvre fille comme toi. Même pas pédale, ni punk, ni rien. Mario qui remonte la rue à toute berzingue sur son vélo. Qui déboule en froissant ta jupe. Qui te prend derrière lui et sème des pipas mâchées dans le vent. Les odeurs des Puces un parfum doux, ton cul sur sa selle une pêche mouillée.

Mario sourire carnassier et tatouages partout.

Mario deux canines aiguisées, deux pointes tournées vers le pôle.

Mario qui ne mange pas en ville parce que l'odeur de la viande *ça shlingue*

Mario irrévérent comme un chat. *Imagine un peu, toute la vie pour ignorer tes maîtres et se taper leur bouffe.* Mario déteste son espèce.

Mario avec son paquet de mouchoirs, essuyant son maquillage avant la préfecture.

je me comprends avec les chats. on vient pas du même monde et pourtant on accepte tout.

Mario devant son miroir qui arrange son rouge à lèvres. Mario qui se perd dans son image, et toi dans la sienne. Mario qui étale son rouge à la main, sa bouche autour de tes doigts.

Mario musique de pédale, douce, comme la couette en fleur sur laquelle tu ris après la baise. Mario Pet Shop Boys, Niagara, Alaska, l'Elton John de son oncle qu'il a redécouvert. Une chanson qui tourne comme un cri, comme Mario

qui te poursuit au supermarché, qui écume les rayons filles, les chaussures compensées, le petit short qu'il te tend en disant, *j'ai envie de te voir, tiens !* l'objet du désir comme une braise dans tes mains, comme Mario

dans les toilettes de la Mut à 6h de l'après-midi, avec les filles autour qui s'échauffent. Son bras sur la table, son regard tremblant *je ne suis pas*, dit-il, sa voix égarée, sa main crispée sur un verre, *s'il te plaît, je ne suis pas*, mordillant son pouce un bout de bois, *non, non*, tu veux le reconforter et tu te penches

j'aime pas les meufs okay ?

Il n'aime pas les meufs et tu paniques. Alors tu danses avec toutes les filles autour pour oublier qu'il se tire. Pour éviter de subir, *Pendant que les champs brûlent*, un shot de gentiane, un peu de *yaas gurl t'es tro fab'*

Mario la pédale dure, le chasseur, le goth, la loutre de gym au corps imprimé. Éros et Chaos, deux lunes qui battent la rue depuis ses mollets. Mario le dur, pédé mais pas gay, pas mainstream, *pas masc. Jamais masc4masc*. Pas quand grindr lui fait baisser le regard à chaque rechute. Au milieu des corps saillants, des messages empoisonnés, des morceaux de peau qui glissent sous ses doigts. Un cadre de verre, comme une vitrine. Une clôture en forme de miroir où mille Blanche-Neiges sacrifient leur féminité, et Mario. Des mecs enfermés dans leur placard, une forteresse, un rempart. Une clôture forcée sur les autres comme une camisole. Comme si la différence entre la pédale et l'homme, c'était le macho. *On a pas le même corps, on est pas comme eux*, dit son meilleur ami en te regardant en coin. Deux vipères qui complotent, comme un sifflement, comme la langue

que Mario plonge dans ta bouche au beau milieu de la rue.

Mario une force vive, un venin de scorpion. Mario trou noir qui avale-tout.

D'après Lauren Berlant, l'optimisme nous bouscule hors de nous-même vers le monde. Pour Mario c'est l'inverse - il le consomme.

Mario spirale. Mario éclate pour recoller ensuite, comme tes pensées, comme un patchwork, comme son pays.

Mario te jette sur le lit en étalant tes vêtements. Ton prince du haut de sa tour, le doux duvet de sa bouche dans ton cou, sa coupe au moine, sa robe enveloppante. Quand tu penses *Mario*, tu sais que c'est toi qu'on effeuille, et tu te découvres parce que *ça, c'est à nous*

rien qu'à nous, dit-il en appuyant

entre tes jambes. Et tu le regardes faire avec envie, tu voudrais que ça appartienne à quelqu'un. Tu voudrais te dissoudre dans ses yeux noirs et qu'on te remette dans l'ordre. et ça vaut bien un peu d'amour, mais ça ne vaut rien

si tu n'es pas là. Mario allongé sur une muraille médiévale dans son crop-top découpé, ses lunettes yeux de chat

Mario en pèlerinage dans le passé, loin dans le Sud. Loin, parce qu'il veut te montrer. Mario ne vient pas du Midwest, mais il a traversé l'océan. Il fait la cuisine avec un couteau de boucher *parce qu'il faut bien se débrouiller*. Il coupe une tomate rouge *comme le sang*, comme la mort, comme un continent que l'on a exterminé.

Mario vient de loin, mais il connaît ton passé. Mario au regard si avide, si ferme quand il entre dans la prison que tu lui tends la main pour te rassurer *on a survécu à ça* dit-il, devant des cachots de l'inquisition, *incroyable*, chuchote-t-il *nous, des dégénérées*, et il caresse les barreaux. Les mêmes qui ravageaient les terres outre-Atlantique enfermaient ici sorcières et sodomites, et tu n'aurais jamais cru ses yeux aussi noirs, aussi effrayants, aussi beaux.

Silvia Federici dit que les premières luttes contre la privatisation des champs étaient menées par des femmes. Des veuves, des sans-époux, des servantes, des vieilles filles, et même parfois des hommes déguisés en femmes. *Des monstres comme nous*, dit Mario. *Imagine,*

Louis XVI tiré de son lit par une bande de travestis, et tu imagines Mario sur sa barricade. Mario brandissant son talon, son énergie de pédale, et toi sur le côté, hypnotisée. Vous vivez le rêve,
et tu suis

Mario qui t'embrasse dans le train et te prend en photo pour te traduire en images, son langage. Mario qui prend tout, tes habits, tes poses, tes gestes, ton corps. Mario qui t'accroche dans sa bibliothèque, son dictionnaire.

Chaque parcelle de ta peau une nouvelle syllabe. Mario te parle deux canines comme des guillemets, comme deux crochets pour extraire et déplacer,

parce que chaque image se produit dans un cadre, et chaque cadre doit être renversé.

Travestissement du sens, de Mario, qui répète

je ne suis pas ça ! je suis quoi moi ? pourquoi ?

parce que les larmes glissent sur tes joues,

déjà, la conversation se loge dans une crise d'angoisse, et les sanglots gâchent la photo. *Quelle malédiction.*

Le train arrive au matin et le jour reprend

tes souvenirs.

Mario qui te réécrit deux mois après.

Mario fuyant de chez un amant. Mario traînant entre les bars, perdu. Parce qu'où se trouver quand on a pas de chez soi ?

Mario que tu revois anxieux, tremblant, jusqu'au bout des cheveux que tu presses contre tes joues.

Parce que tu reconnais ses petits poils de chat hérissés.

Parce que ça le fait sourire et siffler.

Vous deux sur le lit, cherchant au plafond une gravure invisible. Sa tête contre ta peau qui continue de s'affiner

comme une peau de chagrin.

PAOLEE BAUNEZ

T4T logs

C'est l'été 2020 et j'me fais tatouer TFT sur le bras par ma copine, parce que j'ai entendu dire que ça parlait d'amour et de solidarité entre trans. J'connais encore que 3 meuf trans à cette époque et j'écris sur mon bras ce que je veux être une promesse, de connaître mes sœurs et de les aimer. J'ai passé un an de transition sans avoir de sœurs, à être seule sans transmom, en mettant mon oestrogel qu'une fois par jour, sans conseil de transition. J'ai que de l'espoir dans mon cœur d'un jour pouvoir passer la vie entourée de mes sœurs, et plus devoir croiser des cis. J'en ai besoin au point de l'écrire en noir sur mon bras pour le reste de ma vie. L'année qui suit, je rencontre des meufs trans par dizaine, et j'apprends ce que c'est le t4t, à quel point c'est beau et douloureux aussi. J'aime pas écrire de la poésie mais à cause de mes sœurs j'en ai écrit, parce qu'elles m'ont fait des sentiments trop fort que je savais pas ressentir, que j'ai pas réussi à garder en moi. J'les aime pas mais ils ont leur place ici, j'me suis dit. Ça fait une série qui s'arrêtera le jour où je verrais plus de meuf trans, et donc quand je serais morte, ça fera une série pour dire comme c'est dur le t4t, comme c'est toute ma vie de réussir à survivre à mon amour pour mes sœurs, à nos conflits de meufs brisées, à ma santé mentale défaillante, et comme sans elles j'aurais pas réussie à continuer à vivre. J'ai tendance à pas écrire quand je suis heureuse, donc cet aspect- là se voit moins dans les textes, mais en vrai je serais morte sans mes sœurs, sans les sourires et les mots, sans la beauté et les rires que j'entends chaque samedi et toute la semaine entre deux pleurs et deux galères, de mes sœurs.

oct/2021

Faits croquer, aussi ta tristesse.

J'ai rencontré le deuil dans la communauté trans à la fin du 1er confinement. Je n'avais jamais vraiment eu à faire un deuil avant, j'avais perdu ma grand-mère, peut-être un professeur de lycée. Des personnes que je ne connaissais pas vraiment.

Cette fois je les connaissais. Je ne leur avais pourtant jamais parlé à Laura et Mathilde mais je les savais au fond. Je ne me suis pas sentie légitime à exprimer ça, ou à ressentir ce deuil, peut-être parce que je n'avais qu'un an de réalisation et de transition derrière moi et je ne me sens pas légitime aujourd'hui non plus. Pourtant il y avait quelque chose de profondément intime dans ce deuil, ce n'était pas la même tristesse vague que pour ma grand-mère ou mon prof de lycée. Laura et Mathilde n'allaient pas manquer à mon quotidien, elles ne l'avaient jamais traversé. Pourtant c'était pire que de perdre un membre de ma famille. J'ai eu la pensée, permanente, pendant la marche de commémoration, que ça pourrait être moi dont on crierait le nom, si facilement ça pourrait être moi, demain ça pourrait être moi ou la semaine prochaine. J'ai vu ce qui se passerait si je me suicidais. J'ai ressentis ce que mes sœurs ressentiraient probablement si je me butais. L'impression de se voir mourir. Ça m'a frappé, violemment. Ces deux suicides étaient violents, c'étaient des crimes, des crimes d'État.

La transphobie les a tuées. Ça ne coûte rien de le répéter encore. A part cette colère, ce qui m'est resté c'est ce sentiment évident. Ça aurait pu être moi, ça sera moi un jour. Le suicide de Doona, quelques mois plus tard, m'a fait comprendre que ce sentiment ne me quitterait plus. Que je suis sur un fil très fin, en équilibre, que j'y serais pour longtemps encore, que c'était une épreuve d'endurance. Tenir sur ce fil sans tomber, au risque de faire vibrer profondément la corde pour les autres. Et pourtant je sais qu'elles ne m'en voudraient pas si je tombais. Comme je ne pouvais en vouloir à Laura, Mathilde, Doona et les autres. Depuis j'ai beaucoup trébuché, depuis trois mois, je manque de tomber, régulièrement, presque toutes les semaines, et je sais que je ne suis pas la seule.

Depuis que j'ai pris conscience de ça, j'ai peur pour mes sœurs quand elles sont tristes, une peur énorme qui me défonce le ventre, d'autant plus fort parce qu'elle n'est pas tellement irrationnelle. La tristesse de mes sœurs me bouleverse profondément. C'est presque impossible que je passe une journée agréable si je sais que cette amie proche de moi est triste, si je sais que cette autre amie à moi est seule dans la misère d'une existence rythmée par la violence de notre société capitaliste, raciste, transphobe, psychophobe. J'ai peur à chaque instant d'entendre sur les réseaux une nouvelle existence se terminer violemment, de voir le nom d'une de mes sœurs bafoué. Je ne peux pas ne pas paniquer quand je vois mes amies se renfermer dans le mutisme, refuser de communiquer sur leurs douleurs, parce que quand j'ai

des comportements semblables ça signifie que je me prépare à peut-être tomber.

Je crois en l'amour qu'on peut se donner entre meufs trans, je crois au t4t, profondément je crois qu'on peut se sauver, je crois qu'on peut se tirer de là et survivre ensemble. Je crois aussi qu'en plus de l'amour il faut qu'on se donne notre tristesse, qu'on se l'avoue, qu'on ne la cache pas si on le peut, qu'on se l'offre comme une marque d'amour, comme une marque de confiance, qu'on se montre qu'on a foi en nous, puisque de toute manière notre tristesse est contagieuse, qu'on se la transmet dans le silence ou pas. Autant la sortir directement devant les yeux amoureux de nos sœurs. C'est dur de se faire confiance pour ça. On souffre souvent de choses semblables, de choses qui n'ont pas de solutions parfois. Qu'on se donne nos doutes et nos peurs, qu'on se dise nos syndromes nos traumatismes, qu'on se sachent, encore plus que ce n'est déjà le cas. Je n'y arrive pas encore totalement moi, parce que j'ai peur du rejet. Le silence aussi est un rejet. Le rejet qui me fait le plus souffrir est celui qui vient de mes sœurs. Pourtant quand je me prépare, quand je sens que presque je pourrais tomber, je tombe dans le silence aussi. Je prétend. Je ne veux pas qu'on me sauve à ce moment précis. Je veux vraiment mourir, profondément. Je sais que je ne m'y résoudrais pas si la voix douce et aimante d'une sœur vient troubler ma résolution. Si la vue de ma copine ne me rappelle pas que je vais lui faire souffrir un martyr.

Je reste en vie, mais si peu pour moi. Je reste en vie pour mes sœurs, pour ma copine, mais c'est suffisant pour l'instant. Alors quand je vois que tu es triste, et que tu es silencieuse, c'est peut-être mon narcissisme, mais je ne peux m'empêcher de penser que tu te prépares. Je veux être cette voix douce et aimante qui troublerait ta résolution. Je voudrais que quand je te demande ça à va tu ne me réponde pas oui en mentant, je voudrais que tu me dise, non, parlons-en, ou non, mais j'en parle avec une sœur. J'ai peur que tu ne croies pas en ce contrat. Je ne t'en veux pas je te comprends. Si tu n'y crois pas je ne vais plus y croire non plus aussi. Je suis désolée de faire sur toi peser cette responsabilité qui pèse sur moi. La formulation de cette phrase, la répétition du verbe peser, la place du "sur toi", tiltent à mes oreilles, mais je n'ai pas d'alternative à proposer.

Au final on tanguer sur le fil, alourdie. On essaye de résister aux secousses. On espère rester toujours nombreuses sur ce fil. On espère un jour en descendre, mais alors toutes ensemble, toujours ensemble. On s'active, on crée des réseaux, on resserre nos rangs. Ça fonctionne moins si on reste silencieuses. Faut donner,

toujours donner, c'est si dur de donner et si effrayant. Encore un prix à payer, toujours un prix à payer. On est pas sorties de la tristesse, alors autant la dire, puisqu'on la verra toujours, en filigranes, dans nos yeux, nos messages, notre humour noir, notre froideur soudaine. Quand je donne ma tristesse, en phase suicidaire, à deux doigts de me faire du mal, à une sœur, je lui dis en fait que je l'aime et que je ne veux pas encore la quitter.

27/10/20

Ta voix froide dans tes messages tu veux me buter si j'me glace alors que j't'aime y'a
comme un problème

Tu me dis plus rien tu me vides j'veux tes mots j'veux crever pour un mot absent pour
un regard doux pour un petit cœur violet même violet je prend j'te supplie
quasiment tu me ghost t'es mon amie t'es pas mon amie, t'es ma sœur quand même
t'es ma sœur je sens que je disparaît pour toi je sens que je disparaît y'a même plus
de buée sur mes lunettes t'es froide t'es froide j'suis gelée

J'te répond faiblement tu t'en fous

Tu veux pas parler tu veux plus parler jsp jsp c'que tu veux

J'suis là quand il faut t'es pas là quand il faut t'es absente absente absente. Comme
d'hab j'me suis emballée je crois je crois et ça redescend pas. T'as pas grand chose à
dire, tu me dis. Ça fait pas plaisir. J'peux pas m'empêcher de te pardonner, j'espère
que ça va j'espère que tu es pas mal moi ça compte pas on s'en fout après tout

nov/2020

Enfin tes yeux se poseront plus sur moi dans quelques mois
je veux que te regarder

Elle a commencé à brûler devant moi il y a quelques semaines dans la salle agitée de
trans qui s'excitent et s'angoissent, l'écorce contractée de peur, elle m'a dit plus tard
qu'elle était terrifiée mais elle brûlait pourtant
pourtant elle brillait de ses gestes nerveux et assurés
de sa gouaille de nerd, de ses longs bras de ses mains qui tenaient la seringue de mes
yeux
qui la regardaient fascinés fascinés, je ne sais pas
si c'est son sourire éclatant et anxieux
si c'est ses yeux agités
si c'est ses manies et sa voix dont presque je ne me souviens plus.

Brûlante brûlante quand elle a planté sa cuisse avec la grande aiguille, brûlante
quand elle a sourit a pleines dents, l'air folle et passionnée quand elle a finit sa
présentation, brûlante en buvant à l'aiguille la fin de son injec, en disant --d'un air
satisfait et tellement adorable-- qu'on pouvait faire ça aussi.

Elle est une apôtre magnifique du T4T
et quand on la voit impossible de se dire que c'est faux que c'est pas la chose la plus
naturelle et formidable du monde,
quand on sait --on sait-- quand on sait tout ce qu'elle fait et dit et se bat pour nous
après quelques semaines à lui parler, à la voir aider valser répondre avec la joie dans
les yeux, on sait --on sait-- que c'est pour nous, toujours pour nous ; elle fait vivre
cette idée comme une révolution sanglante.

La force de son amour pour nous
ça détruit détruit toute la transmisogynie qu'on a pour nous pour les autres
ça vient concurrencer au fond la haine, la haine pour nous
ça vient briser des choses en nous pour mettre à la place une responsabilité, pour
installer en nous le T4T,
je crois je crois je crois qu'on ne peut avoir envie que d'être comme elle avec les
autres,
je crois je crois que ça me sauve la vie
je crois qu'elle peut me faire presque m'aimer, de temps en temps, et c'est rare et

seule une autre meuf trans peut faire ça
personne, personne d'autre ne peut battre totalement en moi la haine,
personne d'autre ne peut me faire fleurir autant,
personne d'autre ne peut coller a mon visage un sourire qui tient aussi mon cœur
pendant longtemps.

Je voudrais la voir dans la vie civile la voir un peu aussi,
galérer à ouvrir le sachet de gruyère

je voudrais la voir dans le bus, savoir beaucoup de choses sur elle
sur comment elle s'assoit comment elle boit une tasse de café, si elle fume, comment
elle écoute la musique comment elle a fait pour survivre.

Ptet un jour je saurais si elle me garde dans un coin
je sais pas je sais pas si c'est possible ou pas, je crois je crois que ce n'est pas si grave
avec elle si elle ne me garde pas dans le coin,

parce qu'elle m'apporte déjà trop trop trop ; c'est si beau
je ne lui en voudrais pas si jamais elle me laisse ou se lasse. Je suis reconnaissante
déjà. Comme toujours les sentiments me donnent envie de disparaître ; ça aide de
voir d'autres en exprimer de manière libérée.

Ça m'aide de penser au T4T et ça me bute aussi.
Mais c'est comme déjà suffisamment beau comme ça.

dec/2021

il y a tes larmes au loin de l'autre côté de l'océan et à 15 minutes de chez moi, et dans
une ville que j'connais pas

qui me fondent dans l'œsophage et y'a rien à faire pour les faire couler dans tes mots
je voudrais les voir fondre sur moi tes mots je voudrais que tu me parles mais tes
larmes ne sortent pas

je t'ai déjà faite pleurer, toi aussi sûrement je t'ai déjà faite pleurer, toi pas encore
mais ça ne saurait tarder

et puis quoi répondre

quels sont les mots suffisamment brûlants qui feront se vaporiser en toi la violence
du monde la violence des situations que tu vis quels sont les mots que je pourrais te
donner pour ne plus que tu pense à ce dont que je pense tous les jours, ptet j'l'es
trouverais cette fois, ptet c'est ma faute si j'les trouve pas si tu te perds devant moi si
je te retrouve pas

la fin la fin la fin la fin la fin la fin on la connaît

on y pense tout le temps

aujourd'hui personne n'est morte mais je sens en moi couler le deuil vicieux d'une
journée triste pour mes sœurs

cet après midi tout allait puis j'ai vu que rien n'allait pour toi pour toi pour toi pour
toi pour toi

on est trop

à souffrir trop

on la connaît, la fin

cet après- midi mon humeur légère s'est finie

et j'ai pensé à la fin et aux mots aux mots que je voudrais dire toujours, que je répète
pourtant depuis des années à celles que j'aime et qui vont mal, à celles qui se perdent
dans les murs et qui s'y cassent la gueule tous les jours, se cassent la gueule sur les
sentiments sur l'impossibilité sur la violence des autres sur les épaisses dalles qui
pèsent sur nos frêles thorax vidés de fierté, vidés de joie

j'pleure et j'pleurerais tous les jours

à l'idée que mes sœurs sont tristes

on va faire quoi on va devenir quoi je sais pas des fois j'ai de l'espoir des fois je sens
qu'on se noie

chacune de notre côté, sans réussir à se garder la tête hors de l'eau des fois c'est toi
qui me noies des fois c'est moi qui te sauve pas

des fois juste on se tait et on laisse ne pas s'échapper les bulles de nos pensées

dans l'eau

j'suis en apnée depuis des mois

une fois t'es venue me chercher c'était beau on a juste nagé

ta main à toi elle glisse elle fuit

j'crois des fois on veut juste aller au fond

et plus jamais revenir

c'est ptet pas ton cas mais j'ai peur que ça le soit j'ai peur pour toutes quand je vous
vois tristes, qu'ce soit le cas et que j'puisse pas descendre vous chercher, que je sois
bloquée au fond et qu'on y passe et qu'on s'étouffe

j'ai peur qu'on se regarde dans les yeux et qu'on s'voient mourir sans pouvoir faire
respirer les autres sans pouvoir buter la panique dans nos ventres

viens parle- moi reste pas muette répond- moi j'te vois je sais que tu te noies moi
aussi moi aussi

on peut nager ensemble

on peut taper une brasse

on peut parler de rien juste se distraire ou juste s'aimer

pour sentir autre chose brûler qu'la peur

on peut juste s'aimer p'tet

comme si c'était simple on peut faire comme si c'était simple

8/01/21

Elle est amère et prend toujours deux sucres dans son café
Elle fait des pâtes dans l'eau des larmes
Son visage s'affaissent sous le poids de l'idée
De sa mort bienvenue quand elle se ramène chez elle
Elle tousse encore et elle aime encore
Elle aime tjr elle aime trop
Comment ne pas vouloir mourir si on aime toujours trop
Elle ne connaît rien à la vie presque
Il lui reste tant de choses à faire mais tellement plus d'espoir
Qu'un jour elle soit débarrassée d'elle-même
Elle aime son corps gondolée elle aime son sexe humide elle hait son ventre informe
elle hait ses fesses trop dures
Elle hait ses poils
Elle hésite à se raser ou à se couper
Elle regarde ses cuisses, fascinée
Self care ou self harm
Ou le mélange des deux dans l'amour avec une sœur
Elle est épuisée elle ne fait que pleurer elle devrait dormir mais elle ne veut pas
dormir
Ce matin elle était l'adolescente enfiévrée qui dormait sous ses deux amantes rêvées
son imagination s'agitait, décadente et crevait dans la honte et l'impossibilité
Elle n'est plus que cette enfant amère et revêche dont elle s'imaginait être la copine à
9 ans
Elle ne veut que disparaître ou que détruire tout de sa vie
Avant de disparaître

Elle en a marre de son hypocrisie de son entêtement dans le ridicule elle en a marre de ces mots qui lui viennent elle veut tout détruire

29/01/21

Mon esprit est en train de brûler de tous ces sentiments. Chacun de leurs sourires, de leurs silences de leurs messages est une goutte d'huile supplémentaire. Je ne sais pas combien de temps je pourrais contenir l'incendie déjà des langues de flammes pathétiques percent de ma bouche et de mes yeux déjà se répandent dans mes messages mon angoisse. Ma peur. Ma colère, mon désir. Qu'elles me rendent folle encore plus oui s'il vous plaît qu'elles me déshabillent oui qu'elles m'ignorent oui qu'elles me disent d'elles tout ce que je voudrais connaître oui
Je veux juste m'embraser jusqu'à épuisement du combustible
Je veux juste les embrasser pour connaître leurs lèvres
Je veux juste avoir un morceau de leurs cœurs
Je vais juste m'épuiser à tant les aimer.

23/02/21

J'veux que tu m'emmènes danser dans tes soirées
Le seul endroit où j'peux danser c'est une sale pièce noire au fond de moi pour trois quatre pas vraiment minables, seule
Juste je trébuche et je pleure
C'est comme ça que je sais danser

Je sais où tu pourrais m'emmener juste un endroit où les gens savent bouger comme toi sourire comme toi être faussement assurée comme toi.
Qui savent cacher leurs ses vulnérabilités comme toi

Où c'est dur de dire une choses sérieuse parce que les bouches sont toujours
embrassées, sont jamais seules
Où les bouches préfèrent embrasser parce que parler c'est difficile
Un endroit ou elles connaissent leurs corps mieux que les murs
De la pièce obscure

J'voudrais avoir appris à danser plutôt qu'à lire en moi et les cauchemars
Je sais que c'est pas mieux mais je trouve si belle la danse que tu fais quand tu
marches
Et l'adorable difficulté que t'as à parler
J'suis amoureuses de deux personnes comme ça
Qui savent danser mieux que dire mais qui peuvent dire, s'escrimer

Mais j'peux pas danser ou je pleure
Toutes mes paillettes et glisse dessus

J'voudrais danser avec toi mes paillettes nues sur ton épaule
Rire ensemble comme nos mains font des gestes drôles aux silhouettes embrumées
Et juste poser, cigarette à la main
Séduire toutes les fem pour rigoler et plus être sérieuse et guindée
À faire trois pas pour trébucher
Dans la pièce sombre

Mes yeux aspirent tes paillettes je regarde tes lèvres et je souris

Parce que t'es heureuse et chez toi
Fais- moi visiter le salon coloré et puis les gens et puis les lumières et puis les lampes
Présente- moi aux pédales argentées et aux silhouettes découpées aux lumières
rouges et bleues que tu as toutes embrassées
J'veux danser là avant de mourir et aussi dans tes bras

Même jour

Le printemps ça me rend heureuse comme un message de vous
Y'a 5 personnes qui peuvent me faire sourire comme l'image de moi en butch avec
mes seins d'un an de ths visibles entre les bretelles dans l'air chaud du marais un
jour d'avril

Qui tiennent mon cœur dans leurs mains

Mes sœurs mes amours le vent doux sur mes bras nus et tatoués sur mes seins sur
mon sourire confiant vos doigts qui jouent avec mes cheveux faites- moi rêver
comme l'odeur du soir embrassez- moi en marchant une nuit de juin avec des huit-
six dans les mains, toutes à moitié nues dans nos meilleures tenues les mains sur les
tailles en riant des passants qui regardent mal les trannies magnifiques les lesbiennes
éclatées à la bière et à l'euphorie les pédales renversées du rire pailleté

Comme mon amour je crois je veux juste qu'on s'aime dans un grand rire pailleté le
soir une balade à paris et la 8/6 et nos bouches et nos mains rient et on est heureuses
tout le reste de la vie je le hais j'le veux pas j'veux disparaître comme l'hiver j'veux
plus jamais d'hiver dans les rues ou avec toi ou sinon au chaud avec les plantes et nos
bras et toujours ton rire pailleté de l'été et tes mains qui touchent mes seins de deux
ans de THS

Portraits

1

Elle avait l'air taillée à coups de couteau dans une étoffe étrange nouvelle, le crop-top
tombait droit en dessous des seins et le pantalon large et rigide la posait sur le sol
statue flexible et colorée air timide et yeux inquiets qui disent ce qu'il y a de fluide
chez les transfem anxieuses du début de transition

Elle marche adorable bras flottant et la gentillesse au sourire apeuré adorable j'ai
compris qu'on s'aimerait bien

Beaucoup parlé sa voix et sa main posée sur sa joue toujours posée sur sa joue visage

si doux et ses lèvres si douce épaisses si douces

2

Un patchwork de couleurs en haut un jean taille haute
Son ventre lacté à embrasser
Ses longues jambes dans le pantalon droit les épaules que j'ai déjà embrassées dans
le débardeur serrant
Toujours toujours tes yeux dans le vide je regarde toujours tes yeux dans le vide
Toujours le dos rond tu sais tu fais toujours le dos rond

Sa voix de pédale et ses doigts noueux elle les presse elle les serre elle dit ses traumas
Par ici quand elle parle devant un groupe
J'ai pas pu m'empêcher de trop l'aimer

3

High fem mains impulsives dans le geste le corps col roulé noir seins moulés joues
rougies tout le corps vers l'avant
Sauf quand elle rit sa gorge étincelle et emmène gracieusement le corps vers l'arrière
la gorge étincelle
L'expression outrée dans le rire les yeux écarquillés dans l'indignation voilà elle est
vivante pour moi loin de la timidité tendre des translesbiennes
High fem hétéra et ses bras s'envolaient avec ses mots les jours de longues tirades
elle m'a fait peur parce qu'elle m'a touchée.

4

Toujours trop beau
Les sourires de nervosité hostile, quand les yeux se détournent
Et le sourire fatigué qui rougit au compliment que j leur fait

Trop dur, incroyable parce que c'est toujours dur de le croire, que t'es belle, c'est ça ?

Quand tu souris dans tes pensées et ta passion juste fascinée
Plonge dans la rivière ou brasse inlassablement ton beau visage pour juste décrocher
les coraux que tu as trouvés les plus beaux pour me les montrer
C'est ça te regarder penser et émerger, le visage trop joyeux de remonter la merveille
d'un siècle étranger que tu veux me montrer

Toujours nerveuse beauté dans toutes les mains serrés qui se blessent, les narines
pincées pour se retenir de crever toute la violence, les mains qui se retiennent de
trembler presque se brisent au groupe de parole et quand les pensées remontent ce
soir où l'on s'est dit qu'on allait ensemble dire tout ce qui nous blessait
Ce soir où l'on s'est regardées avec la même envie de disparaître ce soir où on a parlé
de s'aimer fort toujours
Les mains serrées moites et contractées.

Toujours de la peur dans la beauté j'ai toujours peur de leur beauté comme un
couteau à cran d'arrêt j'ai peur de voir la lame éclater au coin des lèvres que je désire
J'ai toujours peur de voir un roulement sombre dans les pupilles
Parce que je les aime trop et me brûle souvent à leurs cils
J'me brûle à la beauté de mes sœurs et à mes cigarettes.
et je croquerais la lame du cran d'arrêt
au son strident de ta tristesse

11/03/21

Tu danses avec les couteaux

Dans la rue tu danses avec les bourreaux

On se regarde dans les brumes de tercian

A travers les nuages noirs de haine

Y'a de la haine pour nous et pour les hommes

Et pour les terfs et nos traumas

J'te vois te perdre le cœur pour celle qui n'en fait rien

Pour celle qui n'en veut pas pour celle qui te donne pas le sien

Tu t'écrases tu trébuches tu prends les couteaux

dans la gorge et dans les dents

J'm'en prends un ou deux pour toi

Je t'aime et je pleure avec toi quand tu souffres

J'veux lécher tes plaies mais tu pleures toujours pour une autre

J'te suis dans la rue on danse contre les couteaux toujours plus près

Du bord du fil de la lame

On aime nos sœurs on a peur de nos sœurs

On est fragile prête à casser

On nage dans les brumes de tercián ensemble

J'prends ta main et je te souris à travers le nuage noir

Tu pleure toujours pour une autre mais je peux te faire sourire je peux te rendre
confiante un peu jpeux danser contre tes nuages devant les couteaux jpeux t'aimer
avec toi au fond du trou jpeux t'aimer dans le noir de nos placard jpeux t'aimer sous
nos plafonds noircies d'araignées

J'perds mon cœur à celle qui n'en veut pas, qui me donneras pas le sien

Je trébuche pour toi mais toujours je souris à travers les nuages pour toi

Pour toi pour toi pour toi ma sœur

Je lécherais tes larmes noircies de mascaras sur tes joues tes larmes qui seront
jamais pour moi tes larmes qu'une autre ne boiras pas je les prend et je les gardes
pour moi je suis là je suis là je serais toujours là

03/09/21

J'ai peur quand je me dis qu'on arrivera ptet jamais à être amies

On vit tendue sur nos identités et nos amours

Qui se contredisent

Sur nos logiques qui s'opposent

On est amie mais on se comprend pas parce que je met des barrières pour survivre à
ma vie

Et qu'elles ressemblent à celle qu'on t'a mises dans la gueule toute ta vie

Et que t'a réussi un soir la nuit dans ton village

A sauter

C'est pas facile d'être une meuf trans lesbienne

C'est pas facile d'être une meuf trans pédale

De s'accepter et de se voir comme on veut être comme on est comme on veut être
comme on ne peut qu'être et aussi de voir sa sœur piétiner ça avec tout son cœur
parce qu'elle croit que son identité a pas de sens sans ça

Je t'aime et je t'aimerais fort toujours

Jveux qu'on soit amies

Jveux qu'on arrête de se blesser pour ce qu'on est de différentes

Je s'rais que pure dyke4fagz a partir de maintenant, et c'est pas ironique, c'est une promesse.

C'est une promesse à laquelle tu répondras peut être que demain et en attendant

J'ai trop peur que ce soit trop tard

Pour la promesse

J'ai trop peur que je t'ai fait trop de mal pour que tu m'aimes encore

J'ai déçue deux amies deux sœurs aujourd'hui

J'espère que ça ira mieux demain parce que je sens l'odeur de la fin dans ma cigarette que je prend garde à écraser dans le cendrier et pas sur mon bras.

07/09/2021

Le t4t c'est un compromis brûlant qu'on passe d'une main à l'autre entre peur déception haine et amour profond, et on finit par s'habituer à se brûler sur un plat trop chaud, on finit comme les gangsters sud-américains, à éteindre le tison d'une cigarette sur notre langue tout en léchant nos blessures

On devient habituées à l'intensité de nos amours, on se blinde à la violence de nos misères

On s'agite toujours on garde au fond de nous l'ébullition habituelle qui maintient nos corps en mouvement vers un futur où il y aurait des choses en plus que la mort, où il y aurait des sœurs heureuses, où j'aurais ma place moi avec d'autres et pas toutes seules dans une chambre triste aux murs tapissées de brûlures de cigarette et des mégots éteints sur mon corps et des larmes sèches sur mes lèvres, et de la morve sous mon nez et des cernes sous mes yeux et l'idée de la mort partout dans ma tête. On se déplace dans le couloir étroit entre les murs dans nos têtes qui prennent presque

toute la place, et le T4T c'est le jeune panneau presque effacé que j'ai décidé de suivre, au début de mon chemin.

Aujourd'hui je suis juste heureuse, j'ai le soleil et mes sœurs dans les yeux, et deux pédales transfem qui viennent me voir dans une heure.

SLANIA

Poèmes

Tombée sur le chou

Tombée sur le chou
Je lève mes yeux vers un ciel
Toujours aussi bleu au firmament
Toujours des bleus, le sang
Sort des veines, devient fou
Sort parfois du corps, frêle
Je me raccroche au temps
pour voir évoluer le tout
Du lapsus aux changements.
Je résisterais au gel
Car les seins de glace
Vont devenir permanents.

Mais tu sais ? Je suis une fleur
Qui se nourrit en plantant les racines
Au sein du chou, dans son cœur
Pour le parasiter en tige fine
Lui dire qu'il n'est jamais empereur
Et que l'impératrice est aussi chlorophylle
Sur l'autel rose du bonheur.

Oui je saigne rose, j'colore le chou
Fleur qui tâche a un jus doux
Sur tes feuilles, tu l'aimes ce goût ?
Car de ce qui se mange, je l'ai en bouche
Depuis si longtemps, je n'ai rien avalé
De peur que l'on me touche
L'appréhension que l'on me couche.
Je digérerais ce qui est à éliminer
Mais avant je dissous le tout

Avec mes enzymes efféminées
Acides chinés géniaux gyné
Je ne peux rechercher mes appuis
Sur une surface qui fond
De la matière en fusion
Comme au futur, faute de pluie.

Mais tu sais ? Je suis une fleur
Qui se nourrit en plantant les racines
Au sein du chou, dans son cœur
Pour le parasiter en tige fine
Lui dire qu'il n'est jamais empereur
Et que l'impératrice est aussi chlorophylle
Sur l'autel rose du bonheur.

Psychédélique est l'impression
Mais réelle est la transition
Longtemps mouchoir de cerveau
Bientôt empire de raison
Légitime je suis à la tête
De la charpente qui sort de crise
La legit team fait la fête
sous ses bonnets qui misent
Sur les seins de glace
Pour qu'on se rafraîchisse
De l'oppression de miss
De l'opération du cis
Du patriarcat qui n'est pas arc
De triomphe et moi nullement fils
mais fleur pour le soleil du parc
Car terreau infertile est frère
D'un potager brûlant de serre
Ou d'une noyade en brune mer.

Mais tu sais ? Je suis une fleur
Qui se nourrit en plantant les racines
Au sein du chou, dans son cœur
Pour le parasiter en tige fine
Lui dire qu'il n'est jamais empereur
Et que l'impératrice est aussi chlorophylle
Sur l'autel rose de son bonheur.

Je suis une fleur
À la forme de chou
Je suis une fleur
Et pas un chou
Moins un chou-fleur
Qu'une fleur chou.

Troisième frère. (ou le champ sémantique des figures abîmées.)

Partie 1:

Carré familial, carré de carrure
Rond social, privé, suture
point de formes rebelles
Le cadre va se briser de plus belle
Le jour de la brise elle brise elle
Ton corps frêle danse sous L
El sueño del perfecto cuerpo
Le soin de la personne en "o"
D'os et de chair
Comme l'eau si chère
Du troisième frère.

Troisième frère
Troisième frère
Fil de fer
souffert
souffert
pieds de nerfs
Mains de pierre
Âme en verre
enfer quadrilatère.

Déambule ambule en bulle
Fière souche déguisée
À la guise de l'imposé
du sous imposé
et te ment pas
Car sous L tu danseras
C'est lui que tu veux et vois
Tu souhaites ta T
le terrain est glissant
Autres psychés t'assassinant
Mais genre, ils le font tout autant
Ci-joint, maîtres des identités en sang
Bouchers des couleurs, le rouge dominant
Annonce au cadre familial la sentence
du plus de place
Pour les circulaires essences
Ayant besoin d'espace.

Troisième frère
Troisième frère
Fil de fer
Souffert
Souffert

pieds de nerfs
Mains de pierre
Âme en verre
enfer quadrilatère.

Triangle social, trop te triture
Rectangle sociétal, public, futur
Point de lignes s'emmêlent, matures
Pas assez, eux te diront
Pas à ces critères tu es
et v (ne) te ment pas, son son
Fissure le miroir, lignes striées
Sur tes jambes, tes mains, géométrie
calcule l'angle du triangle
Qui isole celle en souffrance de vie
Comme des traces de sangles
sur des poignets qui n'ont pas menti.
Elle boit son thé
Le soin de la personne en "T"
Une lettre qui la tient au cœur
À la troisième sœur.

Troisième sœur
Troisième sœur
Fille tu meurs
Douleur
Douleur
Corps à cœur
Et cœur au corps
âme est en désaccord
désaccord est ton sort.

Tu perds tes cheveux
Pas légitime des "je suis et je veux"
À jamais collée au jeu
À ces règles masculines
Capillaire est tumeur maligne
De ta volonté insensibilisée
Ton passé a fusionné
Avec ton reflet étrange et
La psyché stéréotypée.
Alice, éveille toi
Alice, réveille toi
Rocailleuses à lisses
Deviennent tes perceptions
Sur l'autel où la rigole se plisse
à toutes tes décisions.
Tu ne veux pas tout donner
Même en voulant tout d'O née
Mais tu souhaites aussi ta vie sans T
Garder tes formes pas sans besoin
Faute de soin
Faute du médecin
Jamais sans peur du prochain
Le jour et la nuit, dans un coin
On te voit penser au lendemain.
Sur le rocher de l'âge
Tu n'es pas élevée
Mais ça ne saurait tarder.
Tu as pris la décision
De faire état sans prescription
Mais circulaire tu es
Dans une bulle tu es
Dans une bulle tuée
Éclatée par le cadre sociale
Qui annonce au cadre familial

Qu'Il se prononce en faveur
D'autant de malheurs
Au sein d'un foyer de labeurs.

Troisième sœur
Troisième sœur
Fille tu meurs
Douleur
Douleur
Corps à cœur
Et cœur au corps
âme est en désaccord
désaccord est ton sort.

GRAL

Nous, monstre à queue

Nous, Monstres à Queues

Nous, vilaines petites filles, baiseuses du Diable, possédantes de possédé.es.

Gral

« Et moi qui ne suis pas vilaine, et moi qui ne suis pas étrange, suis-je seulement digne d'être au centre de vos sabbats ? Je n'aime pas les regards, je n'aime pas le dégoût, je ne veux pas prendre feu mais je veux être une sorcière. Je ne veux pas faire peur, je ne veux pas jeter de sorts, je ne veux pas sortir du lot. Je veux être normale mais je veux être une sorcière.

Si c'est ce que tu veux, peut-être n'es-tu pas si normale ?

Peut-être.

Alors peu importe ce que tu es, peu importe ce que tu fais. Nous sommes des sœurs, nous sommes des sorcières. Des soeurcières, peu importe. »

Para-normal : qui est à côté, en marge de la « normale ».

Sur-naturel : qui est au-dessus des possibilités de la nature.

Il existe plus d'américain.es racontant avoir déjà vu un fantôme que d'américain.es affirmant avoir déjà rencontré une personne trans. C'est en 2015 que l'activiste Fay Seidler compare ces deux chiffres ; 18 % ont *vu* un esprit, 16 % ont *rencontré* une personne trans. C'est absurde et révélateur, mais il reste tout de même une zone d'ombre : personne ne s'est demandé s'il ne s'agissait pas en réalité des mêmes gens.

J'ai l'intuition que notre existence a beaucoup à voir avec la condition spectrale. Certaines personnes croient en nous, d'autres non. D'autres encore, à la question « y croyez-vous ? », répondront comme Marie du Deffand « non, mais j'en

ai peur ». Quoi qu'il en soit, on ne nous voit pas. Bloqué.es dans un état de transparence permanent, le monde nous passe à travers. Lorsque par chance, nous apparaissions du coin de l'œil, c'est la sidération, puis l'évaporation. Le vide, l'oubli et l'errance.

Voilà ce que disent réellement ces chiffres : 16 % des américain.es ont déjà rencontré une personne trans, donc 16 % des américain.es ont déjà rencontré un fantôme. La question est alors de savoir ce qu'ont réellement vu les 2 % restants. Des revenants, peut-être.

Nos transidentités devraient se sentir en terrain conquis dans le champ du paranormal, mais ce n'est pas le cas. Cette anormalité, au lieu d'être un sanctuaire, a paradoxalement aidé à consolider une normalité autoritaire. Tout en nous stigmatisant, les mythes, légendes et croyances superstitieuses ont mis en place des rapports de force formatés et une domination de la binarité de genre. C'est d'autant plus vrai lorsqu'on s'intéresse aux féminités trans. Voyons : l'être occulte, c'est essentiellement et avant tout la femme. On parle de chasse aux sorcières et non pas de chasse aux sorciers, les médiums extralucides du XIXe siècles étaient presque tous exclusivement des femmes, et nous n'avons jamais entendu parler d'auto-stoppeur fantôme. La féminité est la figure de proue du paranormal. Et pourtant, puisque les doctrines ésotériques et les différentes mythologies n'ont jamais réussi à se défaire de leur obsession de la vulve, il ne reste qu'un long silence gênant pour nos féminités trans. On nous repousse aux confins de la marginalité et on nous prive de la seule chose qui pouvait encore nous rester, l'anormalité ; pour nous limiter à ce que nous sommes condamnées à être, des anomalies. A une époque où le féminin sacré, c'est être féconde, avoir des menstruations et se reconnecter à son utérus, peut-être pouvons-nous enfin reprendre le pouvoir sur ce qui nous est dû : notre transféminin pas du tout sacré, nos propres mythes, nos propres légendes. Notre anormalité, enfin.

Que je sois claire : les personnes cisgenres n'ont que faire de savoir si les féminités trans, qu'elles soient binaires ou non, peuvent trouver des échos à leurs

histoires dans le champ du surnaturel. Ce texte et ces réflexions ne sont pas pour elles. Je veux ici parler de nous, pour nous. Le champ de l'occultisme nous a trop souvent été confisqué alors même qu'il constitue un terrain fertile de représentation et d'expression dans une société où ces dernières nous sont refusées. Nous sommes les féminités « à côté de la normale », nous sommes les féminités « au-dessus des possibilités de la nature », cette marge que nous n'avons pas choisie reste la nôtre et nous avons le droit de la réinvestir comme bon nous semble. Au-delà de notre nécessité d'exister au sein d'un système, aussi inadapté soit-il, nous avons besoin de références dans lesquelles se retrouver, avec nos blessures, notre fierté, nos spécificités et nos combats. Ces figures du paranormal, de la transgression et de la violence se proposent alors à nous et nous adressent un ensemble de questions dont les réponses sont propres à chacun.e.s : sommes-nous à l'aise dans les représentations féminines proposées par la norme ou préférons-nous incarner l'anormal, l'extraordinaire, la dissidence ? Voulons-nous fuir l'étrangeté dont on nous accuse ou au contraire l'épouser ?

Voulons-nous vraiment arrêter d'être des monstres ?

« Oui, je veux que ça s'arrête. Je n'en peux plus de me cacher dans la nuit, dans leurs peurs, dans leurs rêves. Je ne veux plus traîner le drap sale du spectre emplacardé, je ne veux plus de ses chaînes aux poignets. Je ne veux plus sentir les flammes lécher mon dos à chacun de mes pas, je ne veux plus sentir le diable marcher avec moi. Je ne veux plus être celle qui effraye, je veux être celle qui existe, simplement, pour de vrai. Dans un coin du monde, sans bruit excessif, sans geste inutile, juste moi. Je le veux parce que je suis fatiguée. La bizarrerie, c'est du plomb dans mon corps, c'est lourd, ça pèse. Ça fait rire mais pas tout le monde, pas moi. C'est un coût que je ne peux pas me permettre, c'est un coup que je ne peux pas recevoir. C'est de la fatigue. Tout le temps, même quand je suis seule. Je suis fatiguée. Et je veux prendre le temps de dormir.

Ça ne fait rien. Ferme les yeux et pose ta tête sur notre torse, laisse notre main sur ta nuque, nous ne t'oublions pas. Tu peux écouter, tu peux ne pas écouter, tant que tu te reposes. Il y a de la place pour toi dans notre sabbat si tu le souhaites, dans la

chaleur des braises, dans la protection de nos robes. Nous suivons la même route en prenant des chemins différents, et nous nous retrouverons à un carrefour. Alors nous nous endormirons côte à côte et au réveil, peut-être que tu seras un monstre, peut-être que nous ne le serons plus. Mais à ce moment-là, nous serons ensemble, alors peu importe. »

Vilaines petites filles.

Dans une maison en bordure de champs, de la vaisselle s'écrase contre le frigo. Des ampoules éclatent, des couverts se tordent et la grande horloge va à rebours. La famille tremble, même le père n'ose plus se lever la nuit, si bien que tout le village accourt pour chasser l'esprit frappeur. Mais surtout, il y a une jeune fille. C'est Frank Podmore, spécialiste britannique en phénomènes paranormaux, qui l'a dit. Il y a toujours une adolescente, pleine de mauvaises ondes, pleine de colère et d'hormones, prête à faire exploser vases et vitres. C'est à cause, par et autour d'elle, de sa puberté, de ses règles, de ses névroses, de sa sexualité naissante... Tout ce merdier incompréhensible l'empêche de contenir cette force mystérieuse, sa rage adolescente qui fait sauter les plombs de la maison familiale. Qu'ils rassurent la population, il n'y a pas de fantôme, car le fantôme, c'est elle. C'est la vilaine petite fille.

Quand j'étais plus jeune, j'enfilais déjà des robes, je mettais déjà des bijoux et parfois même, je me coiffais. Mais jamais, au grand jamais, je n'ai été fantôme. Et ce n'est pas juste, car nous aussi, nous avons de la colère. Nous aussi, nous avons des hormones. Pas celles qu'il fallait pour réveiller les *poltergeist* ? Foutaises. Ma testostérone aurait pu faire s'envoler une maison entière. Carrie a dû voir du sang couler entre ses cuisses pour explorer ses pouvoirs télékinétiques ? Parfait, certain.e.s d'entre-nous ont déjà saigné, elleux aussi. Parfois bien plus tôt, parfois bien plus

abondamment, en tout cas bien assez pour instantanément mettre le feu au lit parental. Mais nous n'avons rien fait parce que personne ne nous a jamais dit que nous aussi, nous pouvions être capricieux.ses.

Pourtant, ils faisaient tout pour attirer nos mauvaises ondes. Ils m'offraient des pantalons, je voulais des jupes. Ils me voyaient cow-boy, je jouais les princesses. Ils me disaient Il, je n'écoutais pas. Nous étions tout sauf sages. Nous étions ceux qui méritaient de faire peur à tout un village. Nous étions les vraies vilaines petites filles.

C'était à nous de projeter les cadres photos à l'autre bout de la pièce (certain.e.s l'ont fait). C'était à nous de briser le miroir de la salle de bain (certain.e.s l'ont fait). C'était à nous de gifler Papa dans son sommeil (certain.e.s, je l'espère, l'ont fait). C'étaient à nous d'infester la maison.

Bien sûr que les adolescentes cisgenres avaient des raisons de hanter leurs pères et de faire sauter la télévision pendant les matchs de football, mais l'irruption brutale dans la vie quotidienne, les grands fracas aux dîners de famille, la destruction de l'idéologie dominante, c'était nous. La liberté à tout prix, c'était nous. Les autres gamines se révoltaient mais vivaient normalement. Nous, nous étions à côté. A côté de la normalité. Nous étions *paranormales*. Nous étions *surnaturelles*.

« Ne pense à rien. Ne pense pas à ta maison, ne pense pas à ta famille. Ne pense pas à nous, ne pense même pas à toi. Pense à de la porcelaine qui se brise sur le rebord de la cheminée. Pense à de l'argenterie qui se plie entre tes doigts. Pense à l'eau du bain qui bout, aux vêtements qui s'envolent. Pense à une armoire qui explose si cela te fait du bien, mais si ça t'empêche de t'endormir, n'y pense pas. Ne pense à rien. Peu importe, reste dans nos robes, repose toi. L'armoire finira bien par exploser de toute façon. »

Baiseuses du Diable

« Le sabbat n'est-il fait que pour les sorcières ? Les fées sont nos cousines. Les elfes sont nos aînées. Les anges sont nos parents et les chimères sont nos enfants. Comment séparer un même sang qui coagule ? Comment écarteler une même famille ? On ne peut pas et peu importe le rituel, peu importe l'efficacité des sortilèges, le sacrifice reste à peu de choses près le même. Peu importe, puisque lorsque nous danserons ensemble, au creux de nos propres épaules, rien ne pourra distinguer l'ombre des magiciennes à celle des jeunes filles. Nous sommes toustes un peu l'un, un peu l'autre, enlacées dans une même obscurité ; nous sommes à la fois le couteau et la brebis, l'incantation et la transformation, nos propres figurines, nos propres épingles. Nous ne sommes peut-être pas toustes sorcières mais nous sommes toustes ensorceleuses, tout au fond, car nous nous jetons des sorts à nous-même et tout le monde n'a pas ce talent. »

Nous sommes toustes surnaturelles. Les vilaines petites filles d'hier sont devenues les sorcières d'aujourd'hui. Partout, les femmes cis concoctent des potions en suivant les recettes de leurs grand-mamans, lisent l'astrologie de leurs amant.e.s et rechargent leurs colliers de quartz dans un verre d'eau minérale, posé sur la rambarde de leur balcon. (Je me moque parce que je suis trop triste pour y croire) Évidemment, elles savent que la sorcellerie, c'est l'histoire d'un immense génocide sexiste visant à réprimer la subversion du genre. Elles savent qu'être sorcière, c'est avoir baisé avec le diable, puis avec d'autres sorcières, au point de ne plus se rappeler de ce qu'on a entre les jambes. Que c'est la croix inversée, le grand bouleversement : une femme qui se comporte comme un homme, ou un homme qui se comporte comme une femme, un corps si différent, si loin qu'on ne se rappelle plus de son sexe alors même qu'on se rappelle de son genre. C'est une femme, une femme à queue, qui allume d'elle même le feu qui la brûle. La sorcière de balcon le sait, peut-être.

Nous, nous n'avons pas besoin de le savoir. Elles, elles sont les sorcières. Nous, nous sommes déjà le diable.

Le balais volant a été introduit dans les traités de démonologie comme une façon d'évoquer le rôle domestique de la femme convertie. La sorcière détourne son utilisation et le chevauche nue ; elle n'a plus besoin du sexe de son mari, elle le lui a volé pour le glisser entre ses cuisses et le brandir dans la nuit noire, au-delà de la forêt, loin des bûchers. Le manche en bois, c'est peut-être son premier pas vers la transition.

Et alors ? Nous, nous n'avons rien à voler, nous lévitions par nous même. Pas besoin d'artifice ni d'accessoire, mon sexe est ma propre amulette, mon corps est mon propre sabbat, mais je ne vais pas au-delà des forêts. Nous allons vers les bûchers, car les bûchers viennent à nous, et nous pisserons dessus pour les éteindre.

En revanche, nous continuons de castrer nos maris, nos pères et nos amants. Mais seulement par plaisir.

Possédantes des possédé.e.s

Il y a aussi autre chose. Il n'y a pas que les médiums ou les sorcières. Nos camarades cisgenres se sont vues, bien malgré elles, possédées et traînées à terre, vociférant d'incroyables blasphèmes, insultant Pères et Mères, les membres contorsionnés et le visage balaféré. Voyons au cinéma : dès qu'il y a possession, il y a possédée. Regan McNeil, Emily Rose, Lilith Sullivan, Nell Sweetzer, Emma Evans, Hannah Grace, Angela Holmes... On ne connaît pas leurs noms mais on les a vu hurler, flotter, grimper sur les murs. Ce ne sont plus de vilaines petites filles, ce sont des victimes, faibles et dépendantes, qui sont habitées par un autre qui se comporte mal, qui se comporte comme un homme. Des gamines qui jurent ? Qui crachent ?

Qui frappent ? Alors ce ne sont pas des gamines, c'est impossible. Ce sont des mâles, ce sont des démons.

Ce n'est pas de la fiction. Des exorcismes ont existé, comme une façon psychophobe de réprimer ces femmes, et plus souvent ces adolescentes (encore ?), qui ne pouvaient plus assurer le rôle qu'on leur a assigné. Clara Germana Cele, Anna Ecklund, Anneliese Michel, Bridget Cleary... Certaines en sont mortes, alors que pouvons-nous en faire ? De la capitalisation éhontée. Des films inspirés de faits réels.

Nous aussi, nos faits sont réels. Les thérapies de conversions sur fond de religion, ce sont nos exorcismes. La Spiritual Science Research Foundation, un *organisme* réactionnaire, a dévoilé une *étude* (rendue depuis inaccessible) expliquant que les personnes homosexuelles seraient possédées par des esprits de l'autre genre, ce qui en ferait en quelque sorte des personnes trans de l'au-delà. C'est évidemment ridicule. Et pourtant, la norme pourrait se raccrocher à cette image, voir les personnes trans comme des âmes flottant d'un corps à l'autre, gonflées d'un démon manipulant notre voix, nos mots, nos gestes, et nous, nous pourrions alors nous la réapproprier. Nous pourrions vomir au visage de l'autorité, insulter les institutions en lévitant au dessus de nos lits, faire apparaître des slogans anarchistes en latin sur les murs de nos chambres, et reconnaître dans un rire gras que oui, être transgenre, c'est Satan. Mais la norme nous le refuse et alors même que des fanatiques voient l'enfer dans nos yeux, nous sommes privé.e.s de cette représentation. Nous avons l'exorcisme mais pas la possession. Pourquoi n'en parlent-ils pas ? Pourquoi ne l'ont-ils jamais filmé ? Pourquoi ne peuvent-ils même pas imaginer une femme trans exorcisée ? Parce que le prêtre aurait trop peur. Le diable ne peut pas posséder le diable.

C'est ainsi. Alors qu'on nous refuse toujours plus nos propres corps, nous comprenons que nous ne sommes peut-être pas les possédées mais les possédantes. Personne n'entre en nous, personne ne glisse dans notre peau, personne ne nous contrôle si ce n'est nous-même. Nous nous possédons de manière autonome, si bien que nous pouvons parfois avoir l'impression de posséder quelqu'un d'autre, mais il s'agit encore et toujours de nous. Nous ne sommes pas leurs coquilles vides, nous

sommes les démons qu'ils craignent, qu'ils repoussent ou qu'ils attirent. Il l'ignore mais quand un adolescent s'assoit en face d'une planche de Ouija, c'est nous qu'il appelle. La grande bascule dans son existence, la mystérieuse énergie qui soudainement l'inonde, les ombres flottant autour de lui, ce sont nous, une main sur son épaule, une autre contre son front. Et bientôt, peut-être que ce sera elle.

« Je suis moi. Je suis moi. Je suis moi. Le répéter n'en fait pas un mensonge. Je suis moi. Arrêtez de croire qu'il existe quelqu'un d'autre, je suis seule et je n'ai pas à le prouver. Laissez-moi dormir sans avoir à léviter au-dessus de mon lit, laissez-moi exister sans avoir à être l'antéchrist. Descendre les escaliers sur le dos, c'est fatigant, et je ne suis pas assez souple. Laissez-moi marcher droit, les pieds vissés au sol, un pas après l'autre. Laissez-moi.

Évidemment. Évidemment, à leurs yeux, nous restons des jeunes filles aux pupilles blanches et aux chemises de nuit déchirées. Nous restons de celles qui parlent à l'envers et qui régurgitent des insectes. Cette figure, comme celle de la sorcière, est un stigmaté. Seulement, tu as raison, nous ne sommes et ne serons jamais quelqu'un d'autre. Cette voix rauque est la mienne. Ces insultes sont les miennes. Ce corps changeant, ce visage hideux, ces jambes poilues sont à moi. Oubliez tout ce vous avez déjà vu, Monsieur le Prêtre, vous ne pouvez pas m'exorciser, je ne suis pas possédée. Je suis moi-même et je vais bien. »

Monstres à queues

Bien sûr, ils ont fait de nous des monstres mais sans nous en laisser la puissance.

Josephine Joseph était exhibé.e dans les foires au début du XXe siècle,

exemple parfait du numéro très en vogue du *half and half*. Un côté homme, le gauche, avec cheveux courts, musculature et costume de tarzan ; un côté femme, le droit, avec cheveux longs, sein et robe courte. Iel était présenté.e comme « hermaphrodite ». Il n'était alors pas question de transidentité, encore moins réellement d'intersexuation, mais c'est ainsi que notre image de *freak* s'est construite, dans les yeux de celui qui nous exploite, nous déshabille et nous regarde. Loin des chimères infernales et des harpies aux griffes acérées, nous n'étions que des créatures de formol, cloîtrées derrière des vitrines, pas tout à fait vivantes, pas tout à fait mortes, méprisables et comiques. Ils ont fait de nous des monstres inoffensifs et impuissants, à l'image de la femme à barbe dont on a coupé la tête afin de la conserver sous cloche au Musée d'anatomie Orfila.

On ne nous a autorisé qu'une monstruosité décapitée.

Peut-être le temps est-il venu de leur faire peur ?

Car, enfin, maintenant que les *freak show* n'existent plus, nous pourrions devenir le Monstre, l'horrible et le terrifiant, tant que cela peut nous rendre notre pouvoir. Il ne s'agirait pas d'être cruelle mais de laisser ceux qui nous ont méprisé nous craindre, sans un mot, sans un geste, par la seule force de notre existence.

Allons mon garçon, tu as peur des Monstres à Queues ? Tu as raison. Nous sommes les succubes qui viennent te visiter le soir, dans le coin de ta chambre, pour rire de tes complexes, de tes tabous et de tes mauvais rêves. Nous sommes les monstres dans ton placard, sous ton lit, derrière tes rideaux, et même sans que l'on se montre, tu imagines nos jambes poilues rampant sur le sol, nos griffes manucurées raclant le parquet, nos corps se glissant dans les moindres recoins de tes cauchemars dont tu seras le seul responsable. Car nous sommes des Monstres que tu te créés toi-même.

« Je ne veux faire peur à personne.

Ne t'inquiète pas, nous nous en chargeons. Ferme les yeux, bouche tes oreilles, ça ne

durera pas longtemps. Nous ne pouvons pas faire disparaître la peur, mais lorsque ça sera fini, elle n'existera plus que chez ceux qui ne méritent pas de te connaître. Chez ceux qui se croient courageux mais que nous continuerons d'effrayer, juste pour rire, juste pour qu'ils restent loin de nous. »

Ils redoutent les mauvais sorts du vagin, comme on leur a si bien enseigné, mais ils ne savent rien encore de la puissance des autres féminités. La Fée Mélusine, mi femme, mi serpent, a attendu de se séparer de son mari pour définitivement conserver sa queue, et les sirènes nordiques n'ont jamais dissimulé les leurs pour séduire les marins, les attirer dans les profondeurs, les dévorer un par un. Les monstres féminins les plus menaçants et les plus redoutables n'ont pas forcément de vulve, car c'est ici que la menace peut commencer : dans un corps qui refuse d'être ce qu'on attend de lui, faisant de sa marginalité son arme la plus efficace.

Après tout, pas besoin de lèvres lorsqu'on a des crocs.

« Je n'ai pas de lèvres mais je n'ai pas de crocs non plus.

Ça ne fait rien, nous mordrons à ta place s'il le faut. »

Nous sommes des choses qui arrivent.

C'est en ces termes que Grégory Delaplace parle des fantômes, en tant qu'événements. Ils font irruption dans la vie, la bousculent et nous obligent à nous adapter ; à fuir un foyer, à appeler un.e spécialiste, parfois à accepter. Ils n'ont pas besoin d'être réels pour s'imposer aux vivants, de même que nous n'avons pas à attendre la croyance des personnes cis pour exister. Nous ne voulons plus fuir nos foyers et nous en avons assez de leurs spécialistes : nous sommes là, nous allons rester et tant qu'ils auront peur de nous, nous les hanterons.

Autrement dit, quoi que nous fassions, nos existences (par)anormales font événement et que nous soyons monstres ou non, rien n'empêchera ceux que nous effrayons de nous traiter comme tels. Reste à savoir ce que nous faisons avec ça.

Être sorcière, médium, diable ; et peut-être même tout cela à la fois ; est une décision individuelle. La beauté et la force des féminités trans se trouvent dans leur diversité d'expériences et de postures, dont aucune n'est moins juste qu'une autre. La chose qui importe, c'est avant tout de décider d'*être*.

N'importe qui, n'importe comment, tant que nous *sommes*, ensemble. La rumeur dit que l'église chrétienne a fait du sexe des anges un débat théologique, ouvrant la voie à des créatures aux genres et sexes changeants, et que Dieu a fait pousser une épaisse barbe sur le visage de Sainte Wilgeforte avant que cette dernière ne soit crucifiée. Face à un tel potentiel de subversion du genre, y a-t-il vraiment une différence entre les Saintes et les Démons ? Est-ce des postures qui se contredisent ? Non, car ce sont des figures qui affirment leur existence, au-delà de la croyance et de la vérité, en partageant un goût commun pour la liberté et la transgression.

Nous sommes des choses qui arrivent.

Nous sommes sorcières isolées, médiums extralucides, diables à seins, diables à queues, diables sans l'un ou sans l'autre, et nous arrivons.

Nous sommes fées cruelles, saintes miraculeuses, licornes enragées, et nous arrivons.

Nous, mortes et vivantes, qui nous terrons dans la mer ou dans les cieux, avec nos innombrables yeux, nos innombrables serres, nos innombrables sexes.

Nous, qui ne sommes rien de tout cela, un peu de chaque ou tout à la fois.

Nous, qui marchons, volons, nageons, rampons, courons, toujours les bras en avant et les griffes déployées.

Nous, qui déchirons la nuit de nos cris perçants, qui clignotons dans leur champ de vision, qui apparaissions au coin d'un couloir, dans leurs rétroviseurs, dans leur rue ou dans leurs rêves.

Nous, sœurs et humaines, autant que nous pouvons et voulons l'être, nous nous tenons la main et nous arrivons.

Ce n'est un choix ni pour nous, ni pour eux,

Nous arrivons.

Ce n'est pas une malédiction, ce n'est pas une prédiction, c'est une réalité,

Nous arrivons.

Comme le temps change, comme certains feux s'allument, comme nous sommes là pour les éteindre,

Nous arrivons.

Nous arrivons.

Nous arrivons.

Et nous arriverons toujours.

HANNAH HAGUET

Soeur

Sœur

-

Lorsque je prononce ce mot,
Ses lèvres se froissent,
Ses sourcils se froncent,
Il siffle entre ses dents trop écartées, perce les tympanes de sa voix que je hais,
Menace de bégayer, de sortir, de me faire regretter d'avoir cru que je pouvais le dire.
N'en reste alors qu'un râle, qu'une expression.
Face à lui, "sœur" n'est rien de plus qu'une façon de parler.

Heureusement que ce n'est pas leur cas.

« Ouais ? Allo ? Faut qu'j'te dise un truc [...] »

« Salut H ! Moi c'est [...], j'me pose des questions [...] »

« Tu vas bien bébé ? Tu fais quoi ? »

« Meuf, on va lesbianiser ? »

Leurs mots me font du bien.

C'est que malgré tout, j'ai commencé à l'utiliser secrètement il y a maintenant des années.

C'était dans la ville d'avant. D'avant tout ça. Celle dont les larges rues et les petits immeubles rouges laissent tant de places au ciel gris. On s'y efforce d'accueillir la lumière.

Elle était là, les yeux rieurs de notre blague,

En face, mon crâne rasé, strié de veines, hilare de ce qui allait se passer;

Ensemble nous regardions nos futures fem'.

Finalement,

Lorsque je prononce ce mot,

Mes lèvres se plissent,

Mes sourcils se frisent,

Leurs oreilles tombent au creux de mes mains,

Et je n'ai plus qu'à me pencher pour me faire entendre.

Oui, je suis chez moi avec elles.

Il m'arrive parfois de douter de ce « nous ».

Je les retrouve dans l'un des abris bâtis par celles qui étaient là avant. Le soleil perce ici difficilement au travers d'Hausmann. Les quelques lesbiennes en noir présentes ne me font pas rire, les programmeuses susurrent des langages que je ne connais pas, les hyper fem' n'occupent pas le balcon. Le temps est à l'orage.

L'une d'entre nous hurle, puis une deuxième, une autre pleure. Cacophonie d'un instant, on sépare rapidement celles qui s'étaient déjà éloignées l'une de l'autre.

La sueur coule le long d'un bras crispé. Serré qu'il est autour d'un café chaud, j'ai si froid dans le dos. J'assiste à des échos d'une vie d'à côté qui ne saurait être mise en suspens, même ici, à l'abri. Nous ne l'habitons pas de la même manière, et cette réalité surgit souvent par éclats.

Bientôt, certaines tenteront de ramasser les morceaux d'un entre soi altéré.

Il faudra du temps.

À toutes, ce mot lorsque tout va bien.

À celles qui tentent de lui donner sens lorsque tout va mal.

LUZ VOLCKMANN

Dysphorie

DYSPHORIE

Toi

Ce que tu vois

Entends ou désires

Je ne sais pas

Peut-être la terreur l'envie la colère la passion

Le mépris le dégoût l'amour

La vengeance le fétiche l'objet

Ou rien

Je ne sais pas

Ce qu'il y a dans vos mots

Ce qu'il y a dans vos yeux

Je ne sais pas

Puisque ni le regard ni la langue

N'ont été faits pour nous

Je ne sais pas

Ni à travers tes bras

Ni sous tes doigts

Ni tout contre tout contre toi

Qui je suis

Je ne sais pas

Mais souris

Il faut être reconnaissante

De ne pas nous ôter la vie

Je sais

Que l'on finit combustible

Essence bonne à jeter trois fois morte

Dans la voiture bûcher

Je sais

Que l'on finit vase

Endormie vase

Dans le lit confortable des fonds de Seine et du Rhône

Je sais

Que l'on finit seule

Dans la cage de la cage de la cage

Assignée à l'isolement

Dans le corps qui ne tient plus

Et s'évapore

Sans le médicament salvateur

Il faut remercier

Bien poliment

De m'accueillir

De me nourrir

De me parler

De me voir

De me payer

De me baiser

Tiens-toi sage

MELO

Poèmes

Je sais pas ce que je suis

Je sais pas ce que je suis. Parfois je pleure sans m'arrêter

Pour un mot. Une chanson

Je pleure de tout mon corps en crise. Pour une image, un son

Je sais pas ce que je suis. J'ai pas toujours mal.

Peu importe la douleur. Ou son absence vibrante.

Au final,

Les larmes continuent de couler. C'est pas un flot, non c'est pas un flot.

C'est pas une vague non. C'est pas des larmes en fait. C'est du pus qui sort à m'en faire gerber.

A trop vouloir retenir ce que l'on est, Afficher ce que l'on naît

Cet être, cet autre. Cet emporte pièce fêlé, DIFFORME

Dans lequel les gens s'évertuent à te tasser, et quand ça rentre pas

Quand ça coince,

A te charcuter à grand coup de machette. Tarantino's way

Pourtant je m'y suis fait. Je m'y suis faite. Je crois. J'ai mis des pansements un peu partout. Ici et là.

Ah ah. Des pansements sur une jambe coupée.

Évidemment ça sort en trop grande quantité.

Parfois j'ai l'euphorie discrète. Juste au bout des doigts. Sur les ongles, en bleu, en

rose.

Mais même ça, ça dépasse trop. Les mots qui pensent savoir.

Les regards qui perforent, qui creusent,

M'arrachent à chaque fois un peu de peau.

Ça pique.

Et même si c'est rien, j'ai quand même peur. De me faire couper le bout des doigts

Ça serait emmerdant.

J'aurais dû naître Elle ça aurait été plus facile. Combien de fois on se le dit.

J'aurais dû naître Elle, ça m'aurait évité tant de questions.

Tant de tristesse enfouie au fond.

Parfois je le pense si fort. À m'en décoller des petits bouts de rêves, que j'avais oubliés.

J'aurais dû naître Elle, j'aurais pas si peur de la transition.

C'est ce que je crois parfois, quand j'ai plus la force de penser à contre flot.

Ouais. d'autres fois non.

Ça va, ça vient. Je reste sur le carreau.

Je suis, qu'y puis-je ? Arrête-donc

J'ai la pensée versatile...

Mais quoi que j'en pense, Ça continue de couler.

Y a une chanson que j'aime. Que je mets en boucle.

Toi même tu sais.

Elle me purge. Quand je n'y arrive plus. Que j'ai peur.

Et mal. Quand j'ai mal au cœur.

Ce corps interdit au soleil. Je le pleure. Je pleure de n'être assourdie que par son silence.

APRÈS

J'ai aussi besoin de belles choses. Joyeuses.

Moi j'ai trouvé le cri des hirondelles. Je sais pas pourquoi. C'est comme ça.

Pour moi ils résonnent, ils sentent le printemps.

Rebondissant en échos sur les briques.

Quand j'ai la fenêtre ouverte, sur les toits, il n'y a plus d'absurdité.

Seulement de la mélancolie qui déborde. La bonne.

Celle qui nous laisse un sourire au coin des lèvres. Et une petite

Toute petite

Larme

Au coin des yeux.

Le cercle

Cet après midi je vais au cercle. C'est ma deuxième fois. Je suis un peu excitée.

J'ai un peu peur. Je sais pas si je dois me faire jolie.

J'ose quelques touches.

Allez

Dans ma bulle, mon chez nous, j'arrive à pas trop me détester.

Dans le noir.

Mais là aussi c'est fragile.

D'habitude, ce reflet du miroir,

Je le hais.

Avec juste un peu de lumière, ça passe.

Dans le couloir, premier impact. Un voisin me transperce

De ses yeux froids comme la mort.

Dans les parties communes de l'immeuble, c'est assez étroit

Mais ici ou là, on te vise,

Cible facile, on te toise. Fuir.

Lui ou un-e autre. Ces regards de haut même d'en bas.

En deux mots leur devise.

Ça dure pas longtemps, ça me fait comme un direct du droit. Fuir

Te hait, te fétichise. Fuir

VITE

Je ne m'arrête pas. Je suis sous le choc. Ça secoue mais ça ne laisse pas de marques

Visibles. Pourtant

Déjà mon assurance s'effrite. Je commence à transpirer.

Je descends contre l'escalier qui, lui, s'acharne à monter. Escalator à l'arrêt.

Heureusement que je ne porte pas de talons.

Dehors la brise. Tiédasse. Même si je sens la sueur sur mon front qui sèche, de nouvelles gouttes perlent rapidement.

Le long de mon dos

Entre mes fesses

Entre mes seins

J'ai envie de faire demi-tour. Home.

Sortir, est-ce que ça vaut le coup ? Est-ce que ça vaut le coup ?

J'ai oublié le reste.

Qu'est ce que je fais là ?

Dehors la brise. Dehors les gens. Merci le masque. Baisse les yeux ta vue m'obscène.

Je me sens soumise. A la merci du passant.

Encore un, une. Partout. Toujours.

Quinze minutes interminables. Comme moi.

J'arrive dans cette petite impasse et mon cœur s'accélère.

Je rougis. Puis

Salut Je dis

Déjà je me sens mieux, même si j'ai chaud. J'ai toujours chaud.

Andréa, Joanna, Carole... mes sœurs sont là, comme la pluie dans le désert.

Leur présence me rafraîchit, m'apaise. Parmi elles je me sens bien. Arrivée.

Arrivée.

Enfin. Dans notre cercle. Je me sens bien Dans notre cercle, je reprends mon souffle.

En sécurité. Et là, assise, sans rien dire,

Je souris

Transfem légitime.

Je suis une femme. Je pense

Je suis une femme. Je dis.

Le-la suis-je ? Qui dit ? Qui décide ?

On dit moi mais on dit pas que tout me l'interdit.

Ce que je ressens ? J'ai envie de pleurer. Ah ah. Encore. De joie et de tristesse. Je me sens bien un jour sur deux. Un jour sur dix.

Pour le reste, oui pour le reste je suis dans la boîte.

Je suis la fucking chatte de Schrödinger.

En équilibre quantique je suis.

Mais n'ouvrez pas, j'ai trop peur. Si t'ouvres je meurs.

Je doute. oh oui je doute. Et les terf me minent.

J'peux pas. J'peux pas tenir le vent sans racine.

Transfem légitime.

Pourquoi pas femme ? et féministe ?

Suis-je violente ? Suis-je égoïste ?

Qui dit ? Qui dicte ? Pourquoi j'y crois pas quand il faut ?

Pourquoi j'ai peur de sortir ? Pourquoi j'ai peur de toi ?

De ce putain d'monde me prendre un tir ? De celui qui tue. Pas qui rend plus forte.

Un jour j'arrête d'y croire, c'est plus facile en habit cis.

Mais j'en peux plus de l'odeur qui m'colle à la peau.

Mais pourquoi ?

J'ai peur de l'odeur ou du juge cis hétéro ?

Tant de questions zéro réponse. Et tout ça me fatigue

Et tout ça m'épuise. Que j'me défonce

Allume la télé steup', servez moi une bière, laissez moi tirer une taffe

Ou deux, je veux juste

Oublier ce monde douteux.

Je suis l'instabilité mécanique.

Parfois je suis moi. Parfois je pleure. Parfois j'y crois. Je n'y crois plus.

Ce steak est saignant et délicieux.

Je veux ne me souvenir de rien.

De rien.

LOUISE BIHAN

Rolenbech

Un soupir de Rolenbech

Un cancer. Cette ville est un cancer. Tout y est laid, sauf la honte. Les grands immeubles puent, les paysages sont brûlants. Les routes sont détruites et les rues délaissées. L'armée a pris possession des espaces. Dehors, c'est tous les jours un peu la guerre. Les militaires, ceux-là, oui, ils ont pris le pouvoir, et les espaces. Ils ont pris la rue pour mater la révolte. Quand nous avons cessé de croire aux promesses des autres, quand nous en avons eu assez de laisser nos histoires se consumer, quand nous en avons eu assez de croire aux lendemains qui chantent et que nous avons voulu saisir ce présent qui hurle. Quand nous avons compris que ces lendemains, de toutes manières, n'arriveraient pas. Quand nous en avons eu assez de voir la société dans laquelle on vivait, et d'une certaine manière le monde, s'écrouler dans le vacarme, avec la volonté tenue d'emporter avec lui ce qui restait de beau et de vivant. Quand les pays occidentaux, non contents d'avoir pillés la terre entière, ont continué à la détruire jusqu'au sang, à l'occuper, et que les femmes ont commencé à se prendre pour des sœurs, qu'elles ont voulu s'armer contre ceux qui, à l'intérieur de ces pays, avaient votés les crédits de guerre. Ils ont pris le pouvoir, et tandis que la moitié d'entre nous, frères et sœurs, ont été forcées de partir au front, les autres ont été sommés de rester là, inertes, dans un territoire en suspens, qui s'écroulait petit à petit sur lui-même.

Les villes, les quartiers, les rues, les places, les campagnes, les forêts, les montagnes, presque tout avait été placé sous le contrôle de l'armée, qui tentait au quotidien d'y faire régner la terreur. Pour mater la révolte.

Là où j'habitais, dans Paris-la-capitale, il y avait eu des tentatives de résistances. Une en particulier a réussi à survivre tout du long, et mérite qu'on s'y penche. L'histoire d'une simple rue, dans laquelle l'armée n'osait plus intervenir. Cette résistance-là, elle était portée par l'une de mes sœurs. Rolenbech. Celle qui ne fût jamais oubliée.

Je voudrais écrire cette histoire pour elle, la marquer de son nom. C'est d'elle que tout est parti.

Le service de jour a remplacé le service de nuit. On le reconnaît parce que les militaires de jour portent des épaulettes ornées d'un écusson bleu, ceux de la nuit,

un écusson rouge. Rolenbech roulait sa première cigarette de la journée, il devait être aux alentours de 6 heures du matin. Elle tremblait de froid. Derrière elle, tout le monde dormait encore. Elle se posait au pied du mur à l'angle de la grande avenue et elle regardait le défilé matinal des travailleurs de la propreté effacer les marques de la nuit avant que le soleil finisse de se lever. On la connaissait pour ça, c'était l'image qu'on retenait d'elle. Adossée au mur de la grande avenue, à l'angle de sa rue, qui regardait le boulevard d'un air épuisé, perdue entre l'apathie et la colère. Plus tard, cette image d'elle apparaîtra sur tous les murs de la ville, les foules entières crieront son nom. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Cette nuit-là, deux filles ivres sont sorties de la rue de la mélancolie. (on l'appelait ainsi à cause des quelques dernières poètes qui y avaient trouvé refuge).

Elles se sont mises à crier sur la troupe de militaires au loin en jetant au vent leurs bouteilles de whisky vides. Le bruit des éclats de verre et des éclats de rires des jeunes filles fit bondir hors de son lit Rolenbech qui leur hurla de rentrer dans la rue avant que les militaires ne se retournent. C'est au moment où elles eurent dépassé le panneau qui indiquait « Ici, on ne rentre pas. On y est invitées » que le bruit d'une balle se fit entendre, plus d'une autre, et encore une autre, en direction de l'autre côté du boulevard. Les filles continuèrent à rire tandis que Rolenbech sortait deux bouteilles d'eau d'une poubelle pour elles, avant de leur demander d'aller s'allonger. Plus aucun bruit ne se fit entendre pendant plusieurs heures. Jusqu'à ce que le service de propreté viennent s'activer à 6 heures du matin pour ramasser les débris de bouteilles et de balles.

Les drones tournaient autour des rues, et en particulier celle de la mélancolie. Le matin, ils faisaient une ronde de recensement, pour noter celles et ceux qui auraient changé de rues pendant la nuit, afin d'identifier les fuyards, les vagabonds, et pour les mettre en taule. Quand elle voyait son premier drone de la matinée, Rolenbech affichait un sourire complice pendant qu'elle aiguisait son opinel. Elle gueulait en direction de celles qui dormaient sur les matelas à côté d'elle pour les réveiller, et promettait un paquet de cigarettes à celle qui arriverait à atteindre le drone. Ça lui faisait un amusement pour quelques minutes. La rue de la mélancolie est une rue pleine d'immeubles, pour la plupart insalubres, sur le point de s'écrouler. C'est pour cela que les deux locaux d'enseignes (aujourd'hui fermées) ont été transformés en squat, ou certains vivaient, d'autres squattant à plusieurs dans

les quelques appartements habitables, et le reste, comme Rolenbech, étaient à la rue. Il y avait eu quelques hommes dans cette rue, tous homosexuels, qui étaient venus ici pour chercher refuge face aux attaques de l'armée et à la menace du service obligatoire. Mais il y avait surtout beaucoup de femmes, qui ne pouvaient plus vivre seules. Certaines avaient été attaquées, violées, par des militaires, d'autres avaient été dénoncées à la police pour travail sexuel, d'autres se droguaient. Toutes vivaient dans une grande précarité et avaient trouvé refuge dans la rue de la mélancolie. Rolenbech y habitait depuis 10 ans, elle avait vu tous les bâtiments s'écrouler les uns après les autres, devenir inhabitables, toutes les familles qui y habitaient avaient fui pendant la guerre, d'autres immeubles avaient été réquisitionnés par l'armée, puis complètement abandonnés à l'armistice de l'ancienne guerre, car en décrépitude.

Rolenbech n'avait jamais quitté cette rue. Elle y était née, elle était prête à y mourir.

Quand l'armée eût pris le pouvoir, refusant l'armistice, des feux ont commencé à se déclarer dans la ville. Dans certains appartements, dans des bars, dans des maisons... Alors que la ville, la nuit, se déchaînait, Rolenbech était postée au coin de sa rue avec une batte de base-ball en guise de canne, et une clope à la bouche. Elle attendait. Rien d'autre. Elle ne participait pas au mouvement de foule. Elle protégeait juste sa rue d'une potentielle incursion des militaires. Même si elle ne faisait clairement pas le poids en cas d'attaque, elle le faisait, parce qu'il fallait le faire. Plutôt mourir sous les balles que de laisser les hommes s'emparer de sa rue. La manière, nonchalante, qu'elle avait de se tenir au mur de la grande avenue, le regard assuré, ferme, toute habillée d'une chemise blanche salie et d'un vieux jean déchiré, ses longs cheveux blonds ramenés à l'arrière du crâne, un peu rasé au-dessus des oreilles. Ce soir-là, c'était la reine de la rue. Un militaire l'aurait menacée avec une arme, elle la lui aurait fait bouffer. Elle était prête à tout.

Dans la soirée, une annonce se fit entendre, que Rolenbech entendit au loin sur l'autoradio de la Jeep d'une des divisions militaires présentes dans le centre-ville. La junte militaire officialisait son coup d'État et annonçait l'entrée en vigueur d'un couvre-feu, appelant toutes les unités de terrain à le faire respecter, s'il le faut, par l'usage de la force. A ce moment, les militaires qui, d'une certaine manière, usaient déjà de la force en menaçant la foule avec leurs armes, se mirent à jubiler et, soudainement, ouvrirent le feu. Tout le monde se mit à crier et à partir dans tous les sens. De nombreuses femmes, inspirées par l'image rassurante de Rolenbech

surveillant le boulevard avec sa batte de base-ball, coururent se réfugier dans sa rue. Le bruit des balles ne dura qu'un temps. Au bout de deux minutes, les militaires embarquèrent tous en direction de la caserne centrale, tandis que toute une partie de la foule avait réussi à fuir les balles en hurlant. On entendait beaucoup de pleurs dans les rues adjacentes. Tandis que les femmes de la rue de la mélancolie étaient collées les unes contre les autres pour essayer de se rassurer, Rolenbech, elle, fumait sa dernière clope en observant silencieusement les cadavres atteints par les balles, qui dormaient à même le goudron. Il y eut une dizaine de morts, et de nombreux blessés ce soir-là. On ne leur offrira pas de sépulture.

La dictature militaire qui s'installait alors était extrêmement répressive, si bien que la plupart du temps, les rues étaient vides. Les gens qui travaillaient partaient le matin très tôt et ne revenaient que le soir très tard. Mais peu travaillaient vraiment, la plupart étaient engagés de force dans l'armée. L'on ramenait par bateaux entiers de la nourriture et des produits d'hygiène importés d'ailleurs, qu'on distribuait au compte-gouttes. Mais il n'y avait plus d'agriculteurs, ni de manutentionnaires, tous étaient partis dans les rangs de l'armée préparer un éventuel nouveau conflit contre on ne sait pas qui. Rolenbech et d'autres sœurs de sa rue allaient régulièrement piller les magasins la nuit, ce qui faisait que, par rapport à de nombreuses rues, elles ne manquaient presque jamais de nourriture et de produits d'hygiène.

Rolenbech s'efforçait dès lors à créer un lieu un minimum sécurisant pour toutes ces femmes qui étaient venues trouver refuge de par chez elle. L'armée ne pouvait pas rentrer dans cette rue car elle était étroite. Rolenbech, elle, n'hésitait jamais à leur tenir tête, et elle était souvent accompagnée d'autres femmes. Si bien que l'armée, ne pouvant pas prendre cette rue d'assaut, n'osait plus vraiment l'investir, de peur de déclencher la riposte générale. D'autant plus que la rumeur disait que les femmes qui avaient pris les armes à la fin de la guerre pour tenter d'empêcher l'armée d'arriver au pouvoir, sentant qu'elles étaient en train de perdre la bataille et qu'elles allaient se faire arrêter, avaient laissés leur stock dans un coin de la rue de la mélancolie, stock que Rolenbech s'était empressée de récupérer. La rue était fortement armée. Les militaires n'investissaient donc plus ce terrain-là.

Avec le vol, la rue s'appuyait sur le travail sexuel que pratiquaient ici encore quelques femmes pour subsister. Rolenbech accueillait les clients et toute la soirée aiguillait son couteau à quelques mètres d'eux pour leur mettre la pression, au cas où

il leur viendrait l'idée d'agresser une des travailleuses. Ça les rassuraient. Personne n'a jamais vraiment eu l'idée d'agresser les femmes, sauf une fois. Il a fini le visage en sang, dépouillé de tout, allongé au milieu de la rue. Il fût arrêté par la garde de jour qui le prit pour un vagabond.

Les habitantes de la rue de la mélancolie revivaient à leur manière la tendre révolte des sœurs contre l'armée avant le coup d'État. Nous n'avions plus aucune nouvelle de ce qu'elles étaient sont devenues. Personne n'en parlait vraiment. Celles qui avaient pris les armes s'étaient promis, disait-on, de ne jamais révéler l'identité de quiconque en cas d'arrestation. Et pour sceller cette promesse, aucune d'entre elles ne connaissait ne serait-ce que le vrai prénom d'une autre. Personne ne connaissait personne et pourtant toutes luttaient pour la même cause. L'émancipation politique. Rolenbech ne s'en inspirait pas vraiment, les femmes dans sa rue qui en discutaient souvent lui faisaient part des histoires qu'on avait entendues sur elles. Pour certains, elles étaient toutes veuves d'anciens militaires, pour d'autres, la moitié d'entre elles étaient lesbiennes. Beaucoup d'histoires circulaient sur ce groupe de femmes mais personne ne semblait jamais vraiment savoir qui en faisait partie. Peut-être que dans la rue de la mélancolie, il y avait des fuyardes qui se cachaient... Rolenbech s'en foutait, elle ne luttait pas pour grand-chose. Peut-être qu'un jour les femmes du pays se soulèveront pour elle. Pour ce qu'elle a permis, pour ce qu'elle a inspiré.

Grâce à elle, de nombreuses femmes trouvaient un vrai refuge à l'abri des regards, où les militaires n'osaient plus passer. La vie y était dure, mais cela valait mieux que la prison. Les fauchées, les damnées de la rue de la mélancolie faisaient battre le cœur d'une nouvelle révolution qu'on espère, la nuit, sous la couverture, collées les unes aux autres, tandis que Rolenbech, seule, au pied de la rue, surveillait les allées et venues et jetait de vieilles canettes de bière sur les drones qui passaient un peu trop près de la rue.

Les lieux de résistance sont toujours des lieux de poésie. L'inverse est aussi vrai. Il faut le dire. Alors, disons-le.

Les lieux de poésie sont toujours des lieux de résistance. Et ceux qui n'y prétendent pas sont, en réalité, des lieux où la poésie est absente.

Trois mois après l'arrivée au pouvoir de la junte, les rues étaient toujours vides. Plus personne n'osait vraiment s'y aventurer excepté, au hasard, quelques

poètes de la rue de la mélancolie, la nuit, qui s'en allaient faire un tour de l'autre côté de l'avenue, en chantant. Pour rire. Par provocation. C'est fou tout ce qui peut se passer dans une simple rue, tout ce qu'on peut y vivre. Vous n'imaginez même pas tout ça. Tous les chants, toutes les histoires, qui furent écrites rue de la mélancolie, par des femmes enivrées qui trouvaient un peu d'espoir autour d'un feu de fortune l'hiver, et davantage les rares soirs où Rolenbech s'aventurait à quitter son matelas, ses affaires, son coin de rue, pour les rejoindre, et chanter avec elles.

L'histoire ne dit pas ce qu'elles chantaient, mais je crois sincèrement que ça n'a pas d'importance. Nous savions qui elles étaient, nous savions qu'elles chantaient. Ça devra nous inspirer pour la suite. Ces soirs-là où Rolenbech s'autorisait à rejoindre les autres, elle en profitait pour danser. Et elle dansait terriblement bien. Tout le monde l'admirait comme on admire la mère qu'on a choisi pour soi. Sous la lumière des flammes, elle faisait bouger son ombre avec le vent, ses longs cheveux semblaient gifler le ciel. Elle était belle, incroyablement belle. Mais elle était épuisée. Cela se voyait. Alors, à ce moment, les femmes autour du feu l'invitaient à se rasseoir, puis se rapprochaient d'elle. Certaines la prenaient dans leur bras, d'autres soignaient ses plaies. Une d'entre elles lui récitait des poèmes :

« Soupire, soupire

C'est l'âme qui chante

Nous savons notre histoire

Les souvenirs qui nous hantent

Raccroche-toi comme tu peux

A l'image que tu veux

Le rêve est un grand feu

Où les montagnes se soulèvent

Pour nous. »

Et Rolenbech s'endormait. Les femmes la portaient jusqu'à son lit, éteignaient le feu, puis allaient se coucher. Le rêve est un grand feu où les montagnes se soulèvent pour nous.

La nuit, quand Rolenbech dormait, qu'elle n'était pas là pour les surveiller, parfois les femmes veillaient. Tard. Elles discutaient ensemble, doucement, pour ne

pas la réveiller. Elles se lisaient des poèmes, elles se disaient « Imagine le monde. Renversé. La libération. Par la voix ». Elles se soutenaient mutuellement. Elles espéraient fort que tout ça ne dure qu'un temps. Elles se demandaient quelles étaient les nouvelles du front. Combien de morts, combien ? Et pourquoi ? C'était là ce qui les révoltaient le plus. La junte militaire avait rétabli dans l'urgence un service militaire obligatoire, pour mater la population, mater la révolte, et entamer une géopolitique de la terreur. Personne ne revenait du front avec des nouvelles. Soit parce que personne ne revenait, soit parce que celles et ceux qui revenaient étaient bien trop traumatisés pour en parler, parfois mis volontairement à l'écart de la ville dans des bâtiments affrétés par l'armée. Pour ne pas qu'on puisse les croiser. Mais parfois, quelques échos leur parvenaient. Et quand on annonçait une mort, elles allumaient un grand feu au milieu de la rue, et elles chantaient. A ce moment, Rolenbech les rejoignait et chantait avec elles.

Vivre en clandestin dans ce monde est le fruit d'une réalité absente, où l'on cherche des brèches, pour y faire passer un peu de lumière.

La veille de la fête nationale, du grand défilé militaire en préparation, la junte avait ordonné des descentes dans tous les quartiers de la ville. Ceux qui s'aventurèrent près de la rue de la mélancolie stationnèrent devant, simplement quelques heures, avant de partir. Cela faisait 6 mois que l'armée avait pris le pouvoir. Le bilan était catastrophique, la famine apparaissait, du fait des rationnements très stricts et du manque d'approvisionnement. Alors, Rolenbech et les femmes de la rue de la mélancolie, qui avaient toujours de quoi manger chez elles, organisaient, la nuit, à l'abri de la ronde du soir, des distributions de nourritures, des repas partagés, pour vaincre l'isolement. C'est ce qui rendait cette rue vivante, et donnait l'impression aux femmes de ne pas être seules.

La veille de la fête nationale, Rolenbech ne disait plus rien. Déjà qu'elle ne disait pas grand-chose, elle s'est tue. Elle appréhendait, sans doute.

Quoi qu'il en soit, le lendemain matin, elle avait disparu. Les femmes s'étonnèrent du fait qu'il n'y ait personne pour les réveiller en criant, en les invitant à jeter des canettes vides sur les drones. Il n'y avait pas même l'odeur de cigarette qui réveillait leurs narines tous les matins qui réveillaient leurs narines. Rolenbech aurait disparu, ou bien se serait-elle enfuie ? Ou pire, aurait-elle été enlevée ? Cela semblait impossible, mais tout le monde se posait la question.

Les femmes étaient donc livrées à elles-mêmes, le cœur meurtri de l'absence. Elles pleuraient dans les bras de l'une de et l'autre.

Un petit bout de papier était posé sur le matelas de Rolenbech, l'une des femmes le saisit au vol et lut :

« *Nous savons notre histoire, et les souvenirs qui nous hantent. N'abandonnez rien.* »

Elles se répétèrent ces mots en fermant les yeux, allongées les unes près des autres. Il faudrait désormais apprendre à survivre sans Rolenbech. Reprendre le pas sur l'armée pour ne pas leur donner l'opportunité de pénétrer dans leur rue. Il fallait se saisir face à l'urgence. Alors, elles se regardèrent, les yeux plein de rage, et elles se répétèrent : « *N'abandonnons rien* ». Maintenant, elles étaient seules avec elles-mêmes, mais étrangement, elles ne s'étaient jamais senties aussi entourées.

A l'heure où j'écris ces mots, le bruit des balles résonne plus que jamais encore dans mes tempes. Comme une insomnie, une mécanique fondue, filée, fumante. J'écris ce texte avec un peu d'encre et de mon sang, au fond d'une tranchée avec quelques feuilles que j'avais gardées dans ma poche. Nous sommes au front d'une guerre dont on ne comprend rien, si ce n'est qu'elle nous concerne, puisque car c'est nous qui allons mourir. Nous ne connaissons personne ici, les autres en face ne semblent pas vraiment savoir non plus pourquoi ils tirent. J'écris ce texte avec le peu de temps qu'il me reste. Une nouvelle attaque est proche. Je ne sais pas si je m'en sortirai. Voilà quelles sont les nouvelles du front. Elles sont morbides.

Je voulais raconter cette histoire, écrire pour mes sœurs. Celles-là que j'ai tant aimées, qui ont été pour moi des sources d'inspirations extraordinaires. J'ai été enrôlée de force dans l'armée, de force, pour le service militaire obligatoire. J'étais partie de la rue de la mélancolie pour aller chercher à manger pour mes sœurs, j'ai été arrêtée en chemin. Me voilà ici, désormais. La guerre des armées est une torture. Je pense à Rolenbech entre deux tirs, je pense à elle entre deux cris, je pense à elle entre deux peurs, je pense à elle tout le temps. Rolenbech, c'était mon sang, mes larmes, mon vide à moi. Je veux écrire pour elle comme pour toutes celles qui l'ont accompagnée. Leur rendre mémoire. Leur rendre justice. J'enfouirai ce papier dans la tranchée avant d'en partir. Peut-être que l'histoire que je vous raconte disparaîtra

avec moi. Peut-être que là-bas, dans cette rue, les sœurs préparent la résistance. A nouveau. Rolenbech serait si fière d'elles. Qui sait ce qu'elle est devenue. On m'a dit qu'elle avait fui. On devait s'y attendre.

Entre deux sursauts, je me dis que j'aurais tant donné pour être à ses côtés, et préparer la résistance avec elle et toutes ces femmes qui ont trouvés protection chez elle. Dans la rue de la mélancolie. Je sais ce qu'elle est devenue. Un souvenir qui force à l'admiration. De l'espoir pour plus tard, et tout un tas de belles images. Il nous reste un soupir. Un très long soupir, clair, tremblant. Un soupir de Rolenbech.

ANNE FERRET

à l'ombre des cis

À l'ombre des cis

On se retrouve à Barbès cet après-midi ? Y'aura Sam, Mira, et June, tu sais, la petite nouvelle. Après on ira peut-être boire des coups au bar, rire trop fort des visages atterrés des passants quand ils nous verront débarquer en bande de 10 dans le métro. Et peut-être aussi qu'on s'aimera, un peu plus vite que de raison. Parce que sans se l'avouer, on s'est habituées à vivre plus intensément — les peines, la douleur, le deuil, le temps.

Dès le début tu me parles, un peu par dépit, de la dernière Une du torchon raciste et transphobe qui s'en prend encore à nous. Mais on ne les connaît même pas ces gens, et clairement ils ne nous connaissent pas non plus. Pourquoi ils ont autant la haine contre nous ? Et tu sais quoi, je pense qu'au final, c'est seulement nous que ça fait chier. Ma mère, elle l'a jamais vue, cette Une. Ma nièce non plus. Faut pas oublier que personne ne les lit.

Au troisième cocktail, je te confie la paralysie sournoise de la dépression, la frustration devant le miroir chaque matin, l'angoisse de n'être devenue qu'une "caricature", et la culpabilité à chaque fois que je vois l'une d'entre nous en détresse. À l'abri des oreilles intruses, je te raconte à quel point j'ai peur d'être la prochaine à y passer. Je te dis que lorsque mon esprit s'aventure sur des territoires plus sombres, il m'arrive souvent de songer au moment où l'on perdra, à nouveau, l'une de nos sœurs. À cet instant, qui me semble inévitable (je dis « si », mais je pense « quand »), je ne suis pas trop sûre de savoir comment encaisser, de réussir à trouver une raison de survivre à cette épreuve. Mais je crois pouvoir compter sur cette sororité, toutes celles-là en train de vider des shots autour de moi, et les autres, ces personnes que je saurai alors aussi bouleversées que moi. Et peut-être que je pourrai les aider en retour de par ma simple présence ou mon écoute.

Là, tu me prends dans tes bras et on pleure. Tu n'as pas grand-chose à me dire. Je n'ai même pas besoin de parler, seulement de faire diversion. On se sert de soupapes. On se procure du réconfort, du bonheur du mieux qu'on peut, jusqu'à tard dans la nuit, au son de It's Okay To Cry sous la couette.

Et un jour, juste peut-être, on n'aura plus envie de faire semblant de se contenter de tous ces compromis de merde. Alors de nos solitudes on fera des forteresses, de nos fragilités, des lames de verre aiguisées, de nos âmes conjuguées, une force pour affronter le monde. Et, ma sœur de sentiments, je te le promets, si ce jour-là arrive, on sera ensemble.

« Je ne sais plus où j'en suis. »

Sans contexte, tu m'avais lâché ces quelques mots sitôt mon arrivée, assise à même les marches de l'escalier extérieur de ton appart', là où j'ai le vertige. C'était comme une explosion, comme s'il fallait que cela sorte, et vite. J'ai posé ma main sur ton épaule, réfugié mon nez engourdi par le froid dans le creux de ta nuque et t'ai laissé poursuivre.

« Tu te souviens de nos rêves ? Des révolutions qu'on faisait dans nos têtes quand on se bourrait la gueule au Strike ? »

Je voyais bien où tu voulais en venir. Cela faisait à peu près un an qu'on s'était trouvées, pour ne plus se lâcher. On ne formait pas exactement le plus évident des duos à première vue, mais on se comprenait plus que quiconque. Nous étions passées pro dans l'art de ces échanges tacites, où nous communiquions des pensées, des regards... des ondes, bien plus que des mots.

Tu allais me parler des sœurs que tu avais perdues de vue, de celles à qui tu ne parlais plus, ou bien à qui tu aurais aimé parler plus. De ces événements dits « communautaires », de ces groupes de parole qui bien souvent t'ont fait tant de mal, et qui pourtant te manquent maintenant. De ces promesses de solidarité qu'elles n'avaient pas toujours tenues, mais que, pour être honnête, tu n'avais pas vraiment respectées non plus. De la façon dont ce que tu avais perçu comme une utopie révolutionnaire s'était changé en une série d'espoirs déçus. Et, quand tu avais sombré dans l'alcool, où étaient passés tes camarades ?

Pour ne pas te faire de peine, je n'oserai pas te dire que j'étais déjà passée par là, que

je m'étais déjà cognée le cœur en arpentant ces chemins sinueux. Mais la complexité de nos situations individuelles multiples, nos vécus et traumatismes mélangés, brassés dans de si petits espaces, rendent les conflits inévitables. Il est vain d'espérer que nos transidentités accouchent d'une solution universelle à cela. Bien qu'elle nous ait sauvées à plusieurs reprises, cette sororité n'est pas une formule magique qui efface les âges, les origines et les différends politiques. Je te dirai, d'expérience, que les torts sont toujours partagés, ou plutôt — pardon — qu'on ne peut pas parler de « torts ». J'aboutirai à la conclusion amère que, j'en suis convaincue, les utopies n'existent pas en ce monde.

Mais cette pénible conversation n'aura pas lieu. Je t'inviterai à rentrer t'asseoir à l'intérieur, de cette voix apaisante, que je perçois toujours comme un peu "truquée" par les séances d'orthophonie. Je te tendrai un mouchoir avant même l'apparition des premières larmes, et je resterai collée à ton épaule jusqu'à ce que les tremblements cessent, en te murmurant la chance que j'ai de te connaître. Je t'expliquerai que tu ne seras jamais seule puisque je suis là, moi, maintenant. Je t'insufflerai toute mon énergie vitale s'il le faut, comme je l'ai déjà fait, comme tu l'as déjà fait pour moi. Puis je te préparerai un chocolat chaud et je te ferai couler un bain, pourvu que l'eau chaude fonctionne, aujourd'hui.

« Heyaaaa chat ! Je viens de rêver que j'étais une meuf. Enfin, de naissance, une cis je veux dire, euuuuh... bref voilà tu m'as compris. C'est pas la première fois que je rêve de ça, ça m'arrive tout le temps en ce moment. Avec la date qui approche je crois que mon cerveau est en train de vriller complet. »

« Et en fait à chaque fois c'est plutôt un cauchemar, genre émission de relooking gone bad, avec l'animatrice qui me colle des boobs bonnet D et une chatte bien épilée parce que comme ça tu as l'air plus féminine chérie j'adôôôre ! Et après je me faisais juger sur mon passing de cis par des beaux gosses pour hétéros, genre Chris Pratt et Ryan Gosling Leader Price, tu vois le genre ? L'en-fer. Et vas-y que ça commente au calme mes hanches et mon cul... Pourtant je te promets que j'ai rien consommé avant d'aller dormir. Même pas de progéfonce, j'avais oublié d'en prendre ! »

« ...en vrai là j'en rigole beaucoup mais je suis pas super bien. Ça fait plusieurs fois de suite que je fais ce genre de rêve bien glauque sur mon corps et j'ai l'impression de retomber dans des vieux bails de conformité aux attentes des cis, comme au début de ma transition. Un an et demi de parcours pour en revenir au point de départ, ou presque. Je te jure, des fois, je me hais ! ...euh, pardon, on avait dit que j'arrêtais avec le self hate. »

« Voilà, désolée de t'avoir laissé tous ces audios super longs ! Tu vas me détester ! Salut ! »

« Bon, j'arrive pas à me rendormir. Tu sais, ma SRS, je crois que, je... je vais l'annuler. Au moins pour l'instant. Après je verrai. Et, je sais qu'on en a déjà beaucoup parlé, et t'as pas de problème avec ça, mais... quand même. Je flippe, bébé. Je crois que j'ai juste besoin de ton soutien là. J'ai pas osé te réveiller vu que tu bosses aujourd'hui, et tout le monde dort sur Discord, mais répond-moi dès que tu as entendu ça... s'il te plaît. »

Du papier peint défraîchi aux motifs orange qu'on dirait sortis des années 60, une vague odeur de renfermé, un lit qui a passé trop de temps à collecter la poussière, des meubles en bois « à l'ancienne » achetés à crédit... Argh. Je déteste être là.

Une semaine entière chez les parents, dans le bout du trou du cul du fond des profondeurs du Limousin. Le calvaire des fêtes de fin d'année de la gentille fille trans de famille française. Et si je fais l'effort du déplacement, c'est uniquement par culpabilité d'avoir un cercle familial qui ne m'a pas totalement rejeté. Oh, ça, je n'ai pas à me plaindre, ils arrivent même à me genrer correctement. Une fois sur deux. Presque. Je sais que tu n'as pas cette chance.

Dehors nulle part où aller, aucune envie de m'infliger les débats et réflexions de mon entourage si bienveillant, résultat : entre Noël et le jour de l'An, je passe le plus clair de mon temps enfermée dans ma chambre, à écouler ma pile de bouquins en retard ou à scroller mollement Twitter et Instagram en pestant contre la qualité de l'ADSL rural. Une parenthèse dans l'espace-temps, un retour dans la suspension de

l'adolescence dont je me serais bien passée.

Et puis, tu me manques. Vous me manquez toutes, je crois. Et comme je n'ai que ça à foutre actuellement, ça me questionne, jusqu'à l'obsession. Ma vie se résume-t-elle désormais à un cercle T4T si étroit que je ne parviens plus à en sortir ? Au point de perdre tous mes repères quand je m'en éloigne, ne serait-ce qu'une semaine par an ? Suis-je vraiment devenue cette "représentante extrémiste de l'entre-soi communautaire" que les chaînes de télé s'acharnent à dépeindre avec virulence ?

...Et à bien y réfléchir, où serait le mal ? Si mon existence semble vide de sens, que cela ne me donne pas l'audace de rejeter la faute sur vous. Allô madame ma psy, il faut qu'on reparle de mon problème de transmisogynie intériorisée, ce n'est visiblement pas tout à fait réglé.

Tout ce temps passé à cogiter entre quatre murs permet à mes pires facettes de s'exprimer. Mes pensées les plus sombres refont surface. Pourquoi Sam est-elle si belle sur cette photo de profil ? J'envie tout d'elle. Ses fringues, ses seins, son style, ses tatouages, ses piercings, ses cheveux. Et son engagement, son énergie sans limites, son aisance, son charisme naturel. Son visage fier, menton relevé, qui semble dire « Je n'ai pas besoin de votre validation ». Ou « Je me suffis ». Sa plume, si singulière, son art du poème, ses textes tellement sincères, poignants, signés... moins ampoulés que les miens. L'admiration devient jalousie. Je voudrais tellement être avec elle. Non ; je voudrais *être elle*. Oh, non, toujours pas ; je voudrais juste *ne plus être moi*.

Allez, c'est bientôt l'heure du repas ; un joint (en cachette, la fenêtre entrouverte comme à l'époque), un gramme de Xanax, et je suis prête à retourner les affronter.

Je t'ai repérée de loin. Comme à ton habitude, tu étais là pour tenir la banderole, bien en tête du cortège. Tes cheveux blonds décolorés, toujours plus longs, flottaient au gré de la météo chancelante, sautillaient au rythme de la musique. Ta prestance, ton décolleté et ton sourire... oh. Ce sourire.

Mille poignards me traversent l'abdomen de part en part. Je n'arrive pas à me faire à l'idée que nous ne soyons plus ensemble. Je n'ai pas eu le temps de guérir de cette déchirure. En fait, j'ai passé les dernières semaines en ermite. Mais je m'attendais bien à te trouver là. Tu m'as rapidement saluée (ce que ta voix avait pu me manquer...) et tu as pris de mes nouvelles. Tu semblais sincère. Je vais bien, merci. Je crois. Tu sais... le temps aidant.

« Tu viendras ce soir au bar ? On s'y rejoint pour débriefer. Ça fait longtemps qu'on ne t'a pas vue, les filles seront contentes. Comme au bon vieux temps : y'aura Sam, Mira, et June. Tu sais, la petite nouvelle. »

Ça fait bien deux ans qu'elle est là, « June la petite nouvelle ». Je m'en souviens, à l'époque, lors de sa première visite, elle était restée au fond de la salle, les jambes croisées dans sa robe trop longue, le regard dans le vague, à attendre que quelqu'une lui adresse la parole. Aujourd'hui, c'est elle qui impressionne les nouvelles recrues. Elle est cette petite butch assurée, magnifique, qui fait le service d'ordre juchée sur ses baskets à plateforme, toisant les vieux mecs de son regard émeraude renforcé par un trait d'eyeliner noir.

Elles sont toutes encore bien là. Mes guerrières, mes galériennes, mes compagnonnes de mauvaise fortune. Défiant les pronostics, pas un nom ne manque à l'appel. Marquées, tordues, cassées, peut-être. Mais fières et bien vivantes.

Alors, ravalant mon chagrin, je t'ai souri, et j'ai marché à tes côtés. Toi, ma sœur parmi toutes. *Ensemble*, comme promis.

On ne réussira probablement jamais à renverser l'ordre établi, à faire taire la peur sourde du fascisme et de la répression qui nous menace, on ne créera jamais ce monde merveilleux où l'amour survit à tout et surmonte les obstacles... Mais, dans la solitude, la peine, et même dans une profonde et irrémédiable adversité, on peut bel et bien reposer les unes sur les autres, si le besoin s'en fait sentir. Peut-être que je m'étais trompée : à l'ombre des cis, les utopies existent.

TABLE DES MATIERES

ALTFEM, ou Ecrire pour les soeurs.....	2
Manifeste pour une littérature sur les transfem par les transfem.....	2
Joyce Riviere.....	5
Lettre aux jeunes poétesses trans.....	5
Elea.....	10
Déclaration de vie	10
Jeanne Salomé.....	15
Urgence de nous dire	15
Julie Collet	32
Mario	32
Paolee Baunez.....	38
T4T logs.....	38
Slania.....	57
Poèmes.....	57
Gral	66
Nous, monstre à queue.....	66
Hannah Haguët.....	81
Soeur.....	81
Luz Volckmann.....	85
Dysphorie	85
Melo	90
Poèmes.....	90
Louise Bihan.....	99
Rolenbech.....	99
Anne Ferret.....	110
à l'ombre des cis	110